

L'écho du canyon

Sophie Barnabé



*"Tout ce qui se passe à Vegas...
ne reste pas toujours à Vegas."*

Camille

Table des matières

1	6
2	19
3	35
4	55
5	76
6	101
Épilogue	110
REMERCIEMENTS	119

Les Éditions La Plume D'or
3485-308, avenue Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
<http://editionslpd.com>

L'écho du canyon

Sophie Barnabé



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Barnabé, Sophie, 1973-, auteur

L'écho du canyon / Sophie Barnabé.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-44-6 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-45-3 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-46-0 (PDF)

I. Titre.

PS8603.A735E23 2018 C843'.6 C2018-942070-7

PS9603.A735E23 2018 C2018-942071-5

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Shawn Foster, M.L. Lego

© Sophie Barnabé, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, octobre 2018

1

— O.K. Bye, mes amours ! À vendredi prochain !

— Bye, mom, j't'aime...

— Bye bye, ma grande ! Bye, Seb ! N'oublie pas le rendez-vous chez l'orthodontiste pour Fredou. Si jamais t'as un empêchement, tu me fais signe et je me libérerai, O.K. ?

— Merci, Mylène. J'apprécie, mais je devrais être correct. Je n'ai pas grand-chose à l'agenda au cours du prochain mois. On se texte... Bonne semaine !

— Bonne semaine à toi, mon grand... Youhou ? J't'aime!... Réponds-moi pas, Lucas, j'le sais que toi aussi tu m'aimes...

Puis, comme chaque fois qu'ils partaient chez leur père, je m'étais écrasée en boule, adossée à la porte. Deux ou trois grandes inspirations pour faire entrer le courage de rester seule avec moi-même, et deux ou trois expirations pour faire sortir le stress de la dernière semaine. Depuis ma séparation, tous les deux vendredis, c'était pareil. Je me répétais le même discours : «Mylène, c'est correct... Ta séparation avec Seb est un succès... T'as un ex en or... Tes ados ont un bon père. C'est ta semaine de congé...» Deux ou trois coups de poing sur le plancher pour transférer la douleur de mon cœur vers mes mains...

Mes mains... Celles qui, tous les jours, leur font à souper, celles qui caressent leurs cheveux, qui plient leur lavage, qui tiennent le volant quand je fais le taxi, qui font deux lunchs différents pour plaire à chacun... Celles qui essuient les larmes de Fredou quand elle se trouve trop grosse ou qu'elle a une note sous la barre des quatre-vingt-dix, ces mains qui l'aident à taper les mots-clés pour s'informer sur les carrières et les métiers... elle se cherche

tant. Ces mêmes mains qui grattent le fond du portefeuille pour Lucas lorsqu'il veut aller au cinéma, celles qui peuvent témoigner de sa froideur quand elles se posent sur ses épaules pour l'encourager... Combien de fois se sont-elles tendues pour lui proposer des activités en commun... Une... juste une activité qui pourrait nous rapprocher... Ces mêmes mains, enfin, qui me prennent la tête quand je ne sais plus à quel saint me vouer.

Pourtant, j'en ai tellement rêvé de cette semaine de congé... Une semaine sur deux *off*! Même que certaines de mes amies encore en couple continuent de m'envier! Sans comprendre pourquoi, comme si c'était plus fort que moi, durant les huit mois qui ont suivi ma séparation, chaque fois que mes ados partaient chez leur père, ça me serrait en dedans. Mon grand de dix-sept ans semblait toujours m'en vouloir d'avoir brisé notre famille et ma fille de quinze ans donnait l'impression de trop bien aller. Peut-être compensait-elle pour l'attitude de merde que son frère adoptait à mon égard? Huit mois après ma séparation, je n'arrivais toujours pas à m'habituer. Chaque vendredi, lorsqu'ils quittaient pour aller chez leur père, c'était pareil. Je me sentais coupable, je me remettais en question. Je soupirais et j'attendais... J'attendais quoi? Une nouvelle excitante? Un bonheur qui frappe à ma porte? Une photo de Fredou qui se trouve belle? Un texto de mon fils?

Quand les enfants partaient le vendredi soir, pour me changer les idées, je faisais un petit ménage. C'est d'ailleurs une habitude que j'ai gardée. Un coup de balayeuse partout, la toilette, le lavabo, le miroir de la salle de b... Horripilée! Encore aujourd'hui, je ne comprends pas comment un miroir de salle de bain, pièce dans laquelle mes ados passent trop peu de temps, peut devenir aussi sale! Ce n'est pas comme si Lucas passait une heure par

jour à se brosser les dents ! Je ne sais même pas s'il le fait tous les jours. C'est une des nombreuses batailles que j'ai choisi d'abandonner.

Je vide ensuite les poubelles. Celle qui déborde de mouchoirs remplis de secrets dans la chambre de Lucas, celle qui est ensevelie sous les serviettes humides dans la chambre de Fredou... Comme toujours, dans sa chambre, c'est le bordel ! Je ne peux pas croire qu'elle parte en laissant le lit défait et ses vêtements par terre... Chaque fois, je me dis : « Tant pis ! Je laisserai encore sa porte fermée cette semaine ! » Une autre bataille abandonnée... Le temps de faire le ménage, le vague à l'âme se fait plus petit et le verre de vin est rempli.

Seule, sans la musique de jeu vidéo en arrière-plan, sans verre de lait vide sur la table du salon, sans personne qui accapare la salle de bain, sans taxi à faire jusqu'à minuit le samedi, tu fais quoi ? Tu occupes tes secondes, tes minutes et tes heures de quelle façon ? Avant ma séparation, je pensais savoir comment... Huit mois plus tard, j'avais toujours l'impression que je tournais en rond avec la trotteuse de ma montre. C'est vrai que je réclamais plus de temps pour moi, mais je n'en demandais pas autant...

Quand ça fait dix-huit ans que tu passes quotidiennement derrière tes enfants pour ranger, que tu cours comme une débile pour faire à souper, que tu planifies tout au quart de tour, que tu prends ta douche avant de te coucher au cas où on aurait des idées débridées, se ramasser seule du jour au lendemain, sans bruit, sans personne pour t'obstiner, c'est *cool* une heure, une journée, peut-être le temps d'un week-end... Mais plus longtemps, ça donne le vertige quand tu n'es pas du type roger-bontemps. Je me convainçais que ma semaine de congé était commencée et je finissais par apprécier cette tranquillité...

Bien avachie sur le sofa, seule, j'ouvrais mon ordi et je me noyais dans les réseaux sociaux, chose que je n'osais et que je n'ose toujours pas faire quand mes ados y sont, de peur de leur montrer le mauvais exemple. J'entrais dans cette bulle virtuelle qui témoigne que la vie des autres est tellement belle, que le gazon est tellement plus vert chez le voisin. Plus je m'y enfonçais, et plus j'avais l'impression que mon gazon était le plus jauni du voisinage ! Je finissais par avoir mal à l'index tellement il s'activait à faire défiler mon fil d'actualité.

Parmi mes cent-trente-cinq amis *Facebook*, il devait y en avoir une bonne dizaine qui souhaitaient « Bon vendredi » à la planète entière... *Who cares?* Les mêmes amis qui après quelques verres, remerciaient la vie ou publiaient le fameux « Je vous aime » avec un « s » qui me donne des boutons. J'enviais toujours ceux qui partageaient leurs plans du week-end... Pourtant, il fut un temps où j'en avais aussi, des plans ; et plus que je n'en voulais, même ! Ce week-end-là, je n'en avais aucun... C'est correct de ne rien avoir à l'agenda... Mais, à l'époque, ça me faisait aussi peur, parfois...

Ce vendredi-là, à l'actualisation de ma page internet, je me rappelle avoir remarqué que Seb avait déjà publié quelques photos. Il était au resto avec les enfants. On ne s'aimait peut-être plus assez pour former un couple, mais quand même, je le trouvais toujours aussi beau. Avec ses ados sur la photo, ses yeux brillaient. Comme toujours, Fredou ne souriait pas à pleines dents ; ses broches la complexaient. Pour sa part, Lucas affichait le genre de sourire que je n'avais pas eu la chance de voir de la semaine. J'avais pourtant l'impression d'avoir tout fait pour lui faire plaisir, pour embellir sa nouvelle routine. Puis, sur la deuxième photo, mon regard s'était posé un très court

instant sur... Avais-je bien vu? Je fermai les paupières pour ne pas imprégner mon cerveau de cette image... Trop tard... Qui était-ce? C'était elle qui rendait les yeux de Seb si brillants? Et le sourire de Lucas? Je me répétais: «C'est correct, Mylène, il a le droit... Vous n'êtes plus ensemble... C'est correct, laisse le temps au temps... Tu vas t'habituer...» Ça me faisait toujours mal en dedans...

Pendant les huit mois qui suivirent ma séparation, pour que l'adaptation se fasse en douceur, pour faciliter la transition afin que notre nouvelle vie de famille ne perde pas de sa chaleur, j'avais tout misé sur mes enfants. Sur deux cent quarante-quatre jours, j'avais marqué cent trente-et-une cases avec des cœurs sur le calendrier du frigo. Je me souviens de les avoir comptées... Celles-ci correspondaient aux journées passées avec mes enfants. Les cent treize autres cases, celles où Seb avait eu la garde, étaient vides. Pour combler ces journées, je travaillais avec acharnement pour créer les plus beaux logos, les plus belles cartes d'affaires et les sites internet les plus conviviaux pour mes clients toujours de plus en plus exigeants. Plus de huit mois sans embrasser personne, sans aucune paire de bras dans lesquels me blottir... Je savais qu'un jour, ce serait à nouveau mon tour... Mais pour que ça se produise, encore fallait-il que je sorte de chez moi, que je m'affiche et que je cherche un peu. Malheureusement, je ne me sentais plus douée pour ce genre de jeu...

Allo pitoune ! Tu fais quoi ?

J'suis seule à cuver mon vin.

Tu viens faire un tour ?

Un texto de ma *chum* Marjo... La seule célibataire de mon âge dans mon entourage. La femme la plus sociable que je connaisse, une infirmière joviale et dévouée. Ne pouvant plus supporter la bureaucratie et la lourdeur du système public, elle travaille maintenant au privé. À l'époque, quand tout le monde se retrouvait dans son cocon, en couple, Marjo était là. Encore aujourd'hui, elle est un peu *flyée*, mais d'une générosité sans limites. Alors que nous étions toutes deux nouvellement séparées, lorsque nos enfants se trouvaient chez leurs pères, je recevais systématiquement des textos d'elle, et ce, toujours au bon moment. Comme ce soir-là.

Hey, Mardge!!! Tu m'invites pour un verre tranquille chez toi? Ça me convient. On se fait une soirée cocooning? J'file moyen, ce soir... Pas tard. Je nous prends une petite soupe au resto Thai? J'arrive...

Chaque fois, au premier verre, on se racontait notre semaine, on se disait qu'on allait parfaitement bien et on se croyait. Au deuxième, Marjo me présentait ses nouvelles trouvailles sur les sites de rencontre. Ses histoires de cul me faisaient rire et je me convainçais qu'elles étaient éphémères, que je n'avais pas besoin d'histoires aussi légères.

Au fond, j'avais parfois envie de me laisser aller comme elle, mais après vingt ans en couple, devant

ces hordes de femmes ayant toutes l'air plus confiantes les unes que les autres, je me sentais intimidée... Probablement maladroite. Je ne savais plus trop comment m'y prendre... Même après huit mois de séparation, j'aurais eu l'impression d'être infidèle. Mon désir d'être un modèle pour ma fille, mon désarroi face à Lucas qui me pointait du doigt comme une criminelle... S'il avait fallu que je butine d'un homme à l'autre, que je refasse ma vie trop rapidement... C'est pourquoi je me contentais d'épier les conquêtes de Marjo, de vivre des *flirts* par procuration et à ce moment de ma vie, ça me convenait.

Au troisième verre, l'âme se faisait plus légère. Marjo et moi montions le volume et nous dansions sur les airs qui rendent les jeunes désinvoltes. Comme si nous avions rajeuni de vingt ans, nous nous sentions invincibles tout en rêvant de liberté.

Ce soir-là, on s'époumonait en chantant avec *Bon Jovi*: «*It's my life, it's now or never...*» On faisait semblant de *twerker* sur les airs de *Pitbull*... Une chance que mes ados ne me voyaient pas. Avec mon déhanchement influencé par les années 80 et ma fesse un peu molle, ils auraient eu honte...

— C'est tellement bon cette toune-là! avais-je crié.

— Mets-en! Je l'adore, lui! C'est quoi, déjà, son nom? J'sais pas s'il vient en concert par ici, bientôt? me demanda Marjo.

— C'est *Pitbull*, voyons! Tu sais... celui qui tourne toujours au *Zumba*? Attends! Je regarde ça sur mon cell... *Oh my! Oh my!* Crois-le ou non, ma chérie, mais il donne un *show* dimanche de la semaine prochaine!

— On y va! *Go!*... avait lancé Marjo avec assurance.

— Oui, on y va ! T'es certaine ? 150,00\$ le billet... J'achète là, maintenant ? Euh... Oups ! Attends... J'regardais pas la bonne affaire... Merdouille ! Il est en *show* à Vegas !

— Mets-en que je suis certaine ! Encore plus ! de répondre Marjo, toute excitée.

— Quoi ? Tu me niaisais ? Vegas... Ça fait loin pour aller voir un *show* ! Ça fait pas mal cher, aussi !

— Ouais... T'as raison... On se calme les hormones !

Marjo monta le volume de plus belle et comme des ados, nous ne tenions plus en place ! Nous nous sommes servi une quatrième coupe de vin, avant de lever nos verres à l'amitié en prenant soin de se regarder dans les yeux pour éviter sept ans de mauvais sexe. Marjo y tenait, mais cet échange de regards eut surtout l'effet d'une bombe dans nos cerveaux ! Spontanément, nous avons hurlé : « On le fait ! » Trop excitées, nous nous sommes mises à crier et à sautiller en tapant frénétiquement des mains ! Las Vegas... Depuis le temps que j'en rêvais ! Le *trip* de filles par excellence : pas de repas à cuisiner, se soucier de personne, des cocktails, du soleil, de la musique, des spectacles, du magasinage, des clubs pour danser... « Et des *flirts* en masse ! », ajouta Marjo. La quarantaine bien sonnée... Quel coup de tête !

Aussitôt, j'appelai Seb pour m'assurer qu'il était disponible pour garder les enfants, du fait que ce voyage chevauchait nos semaines de garde. Après que j'eus terminé de lui expliquer la situation, il se mit en mode « mains libres » pour que j'en informe moi-même les enfants. Je perçus un *yesss* en arrière-plan, lancé par Lucas. Il semblait si content de pouvoir rester avec son père plus longtemps. Était-ce qu'il espérait demeurer avec lui tout

le temps ? À cette question, mes paupières se fermèrent, comme pour éviter de voir la réalité. À travers ma gorge devenue nouée, l'air passait mal. En même temps, j'entendais la voix de Fredou, paniquée : « Faut qu'elle m'aide... Elle peut pas partir... Qu'est-ce que je vais faire ? » Mes mains se posèrent sur mes yeux, mes lèvres se serrèrent. Retenant mes larmes, j'avais du mal à respirer. Si j'étais contente de si bien m'entendre avec mon ex, j'étais triste qu'il n'en soit pas ainsi avec mon fils. Excitée à l'idée de partir en cavale avec une copine, je me sentais également coupable de laisser ma fille derrière avec toutes les incertitudes que seule une mère peut calmer.

L'appel terminé, j'avais le cœur un peu à l'envers. Je me sentais coupable. Pourquoi ? Simplement parce que je suis une mère et que je ne me donnais pas le droit de penser à moi en premier... Pour me changer les idées, Marjo augmenta le volume à nouveau. Je me ressaisie. J'y avais droit... Tellement !

Trente minutes plus tard, billets de spectacle, billets d'avion sur le vol de vendredi 19h30 et chambre sur la *strip*, ce fameux boulevard qui traverse Las Vegas, étaient réservés. Moi qui n'avais aucun plan pour le week-end, je venais de trouver le moyen de m'occuper ! Avancer les dossiers de mes clients, faire ma liste pour ne rien oublier, trouver mon passeport qui était sûrement dans une des boîtes que je n'avais pas encore défaites depuis le déménagement, rechercher les activités touristiques, les petits restos, imprimer les billets pour le *show*... À peine trente minutes plus tôt, je manquais d'air et voilà que j'hyper-ventilais presque ! Capoté !

Comme des ados, Marjo et moi nous sommes texté plusieurs fois par jour durant toute la semaine pour confirmer le nombre de paires de souliers à emporter, pour nous

envoyer des bouts de paroles de chansons, pour connaître l'opinion de l'autre quant aux vêtements qui seraient à propos... Plus la semaine avançait, plus je me sentais fébrile! Qui sait... Peut-être qu'après quelques verres, les inhibitions en moins, j'embrasserais un bel américain à l'ombre de la tour Eiffel au *Paris*? Ce célèbre hôtel qui, à mes yeux, exprime toute la démesure de Las Vegas. Je pourrais alors moi aussi me vanter de quelque chose sur *Facebook*! Non... Je n'oserais pas...

Mercredi soir, toujours sur mon ordi à travailler, je me disais que depuis quelques heures, les textos de Marjo se faisaient plus rares. Au moment où je m'apprêtais à lui écrire, comme par télépathie, l'écran de mon cellulaire s'alluma. C'était elle.

*Mylène, j'ai un imprévu... Un gros... Je ne
peux plus partir avec toi... Tu connais
quelqu'un qui pourrait prendre ma place?
Mon assurance sur ma carte de crédit me
permet de faire des modifications.
Idéalement, j'veux pas perdre tout mon
argent...*

Je passai subitement de la fébrilité au désarroi! Presque paniquée, je me sermonnais : « Vegas? Seule? *No way*... Tout le monde y va entre amis! J'en rêve depuis si longtemps... Vegas toute seule... C'est triste, non? Et s'il

m'arrivait quelque chose? Si je me blessais là-bas? Si je me ramassais en fauteuil roulant? Si je me faisais voler? Pire! Violent! J'annule aussi! Non, non! Je ne peux pas faire ça... J'ai déjà plus de mille dollars sur ma carte de crédit... Sans compter que pour une fois, j'aurai quelque chose d'intéressant à afficher sur ma page *Facebook*.»

Comme Marjo, je ne voulais pas perdre tout mon argent... À la recherche d'un partenaire de voyage, je défilais la liste de mes amis, persuadée que je finirais par trouver quelqu'un... En regardant chaque photo, je réfléchissais. Partir avec lui? Impossible... Avec elle? Non... Relation fusionnelle avec son chum. Et elle? Incapable sans ses enfants. Ou elle? Partager une chambre, 24/24? Oh que non... C'est une folle!

En parcourant ma liste d'amis, je réalisais que finalement, très peu d'entre eux méritaient vraiment ce titre. Comme une claque en plein visage, je constatais que depuis les vingt dernières années, le centre de ma vie ne s'était limité qu'à ma famille et que j'avais vraisemblablement négligé mes amitiés... Avec les réseaux sociaux, j'avais pourtant l'impression d'être bien entourée... Au fond, dans la vie, t'as des amis et des amis *Facebook* et ça finit souvent par se mélanger. Quand on y pense, les vrais amis sont ceux et celles qui méritent le titre de *chum*. Mes *chums* de gars, ma *chum* Marjo... Eux sont dans une classe à part et dans mon cas, ils sont très, très peu nombreux. Devant ce constat, sans *chum* de fille ou de gars pour m'accompagner, je devais agir. Pour respecter l'esprit de Vegas, je devais lancer les dés, croiser les doigts et espérer que la chance me sourit... Autrement dit, j'avais écrit un statut sur ma page et lancé ma demande au ciel!

Je pars dans quarante-huit heures à Vegas pour quatre jours. Pas envie d'y aller seule alors si t'en as envie, écris-moi en privé.

Durant les heures suivantes, j'actualisais mon fil toutes les cinq minutes ! Des *j'aime*, des *j'adore*, mais aucun volontaire pour m'accompagner. Plus le temps avançait, plus j'avais envie de tout annuler. L'angoisse m'habitait. Je me rendais à l'évidence. Puis, le vendredi matin, assise devant mon ordi, la moue bien affichée, j'appelai la compagnie aérienne. Après avoir appuyé sur le un, le trois et le deux pour finalement composer le zéro, j'attendis patiemment mon tour pour parler à un représentant du service à la clientèle. Au moment même où une voix se fit entendre à l'autre bout du fil, un texto entraînait sur mon cellulaire.

Bonjour, Mylène, je connais bien Marjo et elle m'a parlé de votre voyage. S'il n'y a toujours personne, je me porte volontaire ! Las Vegas... J'en rêve tous les jours !

Camille.

Après avoir raccroché avec le représentant de la compagnie aérienne sans même lui demander quoi que ce soit, j'écrivis à Marjo. L'idée de voyager avec une étrangère me rendait anxieuse. Ma *chum* me confirma qu'il s'agissait d'une vieille amie qu'elle ne voyait malheureusement plus assez souvent, avec qui elle était déjà allée à Cuba. Marjo était peut-être un peu *flyée*, mais je savais que si elle affirmait que cette personne était d'agréable compagnie, c'était assurément vrai. J'avais confiance en elle.

Rassurée, je contactai Camille pour échanger quelques lignes. J'usai d'un ton léger pour évaluer un peu quel genre de personne elle était, son grain de folie, etc.

*Bonjour, si tu connais Marjo tu dois être le fun!
T'as des enfants? Tu apportes combien de paires de sou-
liers?*

*1 enfant. Mes souliers préférés et quelques cha-
peaux. Le soleil est ardent à ce temps de l'année et je les
adore! Alors?*

*O.K., j'accepte de voyager avec toi. Le départ
étant prévu dans moins de neuf heures, je te propose
qu'on se rencontre à l'aéroport, au comptoir du check-in
vers 16h30.*

Je sens qu'on va bien s'entendre! À tantôt.

Dans les minutes qui suivirent, je me demandai qu'est-ce qui m'avait pris d'accepter de partir avec une parfaite inconnue. Je n'ai jamais été du genre à prendre de tels risques, préférant normalement jouer de prudence. Cette fois-ci, je jouais le tout pour le tout... J'avais lancé les dés en espérant former une paire gagnante. Au fond, Las Vegas n'est-elle pas la ville du jeu ?

Dans le taxi, en chemin pour l'aéroport, j'essayais de comprendre la petite boule de stress que je ressentais dans mon sternum. Dans ma tête, je passais en revue le contenu de ma valise avec, comme toujours, l'impression d'avoir oublié quelque chose. Avais-je tout? Oui... Mon passeport? Oui, certaine. Camille? C'était probablement ça... Voyager avec une étrangère, c'est angoissant! Et si la chimie ne passait pas? Si nous n'étions pas au même diapason? Elle, le *Black Jack* et moi, la *Roulette*? Et *Pitbull*? Allait-elle chanter aussi fort que moi? Mon chargeur! C'est ça! J'avais oublié mon chargeur! «Camille en a sûrement un», pensais-je. Et si elle refusait de le partager?

Arrivée au terminal, je marchais vers le comptoir d'enregistrement et scrutais tout ce qui se trouvait sur mon passage. Camille... À quoi ressemblait-elle? Ici, une famille, et là, des amis qui vraisemblablement, allaient jouer au golf... Un homme d'affaires. Un bel homme... Je me sermonnais dans ma tête: «Mylène, arrête-moi ça, il ressemble à Seb... *Been there, done that, got the t-shirt!* On change pas quatre trente sous pour une piastre. Regarde ailleurs!» Des agents de bord, toujours très élégants... Puis, un autre homme. Un grand brun aux allures sportives. Dans la jeune trentaine, il semblait seul. Il attendait devant le comptoir d'enregistrement. Il ne me fallut que quelques secondes pour réali... Camille? Un homme? C'est un nom de femme, non? Et d'homme, aussi! Mes mains devinrent aussitôt moites, puis mon rythme cardiaque augmenta au même rythme qu'un moteur d'avion qui s'apprête à décoller! Quatre jours à *sin city* avec un jeune trentenaire? J'aurais dû annuler ce voyage! Il me

regarda, avant de me sourire poliment. N'ayant plus le choix, j'avançaï.

— Allo! Moi c'est Mylène! me présentai-je en m'approchant pour lui faire l'accolade.

— *Cool*, moi c'est Max! On se connaît? répondit-il d'un air amusé.

— Max? T'as bien dit Max? Excuse-moi, je dois rencontrer une personne dénommée Camille que je n'ai jamais vue et j'ai pensé que c'était toi... Ce que je peux être nouille! Vraiment désolée!

— Pas de trouble, bon voyage! me lança-t-il avec son rire sympathique.

J'étais tellement soulagée! S'il avait fallu que je voyage avec lui... Ne voyant personne d'autre autour de moi qui semblait attendre, je procédai à l'enregistrement de ma valise et partis m'asseoir sur le banc tout près. J'attendis... Une minute, deux minutes... Cinq minutes... Et si Camille avait décidé de ne plus venir? Camille, est-ce un nom jeune? Une fille de la génération des milléniaux? Ces jeunes réputés pour vivre le moment présent, au risque d'être en retard ou de changer d'idée si l'offre est plus intéressante ailleurs. Et si elle avait décidé de ne plus venir? Je regardai à gauche et à droite en me rongant nerveusement l'intérieur des joues.

— Bonjour, vous devez être Mylène? me demanda la personne assise à côté de moi.

Stoïque, je me retournai. Sans l'ombre d'un doute, il s'agissait d'elle. Elle arborait un chapeau. Il est vrai qu'elle m'avait écrit qu'elle les adorait. Tout allait soudainement très vite dans ma tête. Je ne pouvais y croire...

— C'est toi Camille? m'étonnai-je.

— Oui, je suis madame Camille. Ça me fait plaisir de vous rencontrer Mylène. Je suis d'une autre génération

et j'ai du mal avec le tutoiement lorsque je ne connais pas mon interlocuteur. Les religieuses m'ont éduquée ainsi. Je serais plus à l'aise si on se vouvoyait pour le moment. Ça vous incommode ?

— Euh... ben... Sans problème, madame Camille.

J'étais sans mot. Et oui, le vouvoiement m'incommodait ! Cohabiter dans une chambre, visiter Las Vegas, partager les repas... Dans cette ville qu'on appelle *sin city*, ton compagnon de voyage devrait être ton complice et de ce fait, le vouvoiement ne me semblait guère propice. Camille... Une personne âgée !

Elle devait avoir autour de soixante-quinze ans. Peut-être un peu plus... Difficile à dire. Elle était plutôt frêle, mais se tenait tout de même bien droite, les jambes collées. Elle avait assurément reçu des cours de bienséance dans sa jeunesse. Sans maquillage, sinon ses sourcils dessinés au crayon. Coiffée d'un béret bleu royal, ses cheveux blancs qui dépassaient trahissaient une petite coupe au carré. Elle portait un veston assorti, sous lequel on pouvait voir un chandail et un pantalon blancs. Sur sa poitrine se balançait un magnifique pendentif. De la grosseur d'un vingt-cinq sous, il semblait pouvoir s'ouvrir pour y cacher une photo. Sous son allure classique, ses souliers *Converse* roses détonnaient, en plus de lui donner un air espiègle. Pourtant, c'est bien connu... Ce n'est pas parce qu'on a l'air qu'on connaît la chanson. Sans trop le montrer, j'étais soudainement déçue que le fameux Max, rencontré quelques minutes plus tôt, ne soit pas en réalité «le» Camille que je cherchais. Pas de chance... Ça augurait bien mal pour le voyage.

— Vous semblez décontenancée, Mylène ? Vous ne vous attendiez pas à ce que je sois aussi vieille, n'est-ce pas ?

— Ben... Honnêtement, non... Étant donné que Marjo m'a dit que vous aviez voyagé à Cuba ensemble, je m'attendais à ce que vous ayez notre âge. Vous savez qu'on va voir *Pitbull* en concert? Vous le connaissez?

— *Oooh, I want the time of my life, my life...* fredonna madame Camille en souriant.

— O.K., vous le connaissez vraiment! Vous l'aimez?

— Oui, comment ne pas l'aimer? J'aime toutes les musiques, toutes les œuvres. Classiques ou contemporaines, du métal au hip-hop, les airs du Sud, la mélodie du bonheur... Vous savez que la culture est toujours d'actualité et ce qui est actuel est jeune. À défaut de ne pouvoir garder mon corps jeune, je garde l'esprit... Ah! Le voilà! Mon fils... Ce qu'il est beau, vous ne trouvez pas?

Je me retournai dans la direction qu'elle pointa. Un homme que j'estimais à trente-cinq ou quarante ans s'amenait en poussant un fauteuil roulant. Dans ma tête, mon cerveau roulait à cent milles à l'heure dans le sens contraire des aiguilles d'une montre... Comme pour freiner le temps, revenir en arrière et changer le cours de l'histoire... Un fauteuil roulant? Ce n'est pas vrai! «J'aurais dû annuler ce voyage! Il doit y avoir une caméra quelque part, je suis à *Surprise sur prise*!¹ Elle a l'air gentille, mais je ne veux pas m'occuper d'une personne âgée. Je suis dans un rêve... Pire... un cauchemar! Faut que j'me réveille, faut que j'me réveille!», me martelaient mes pensées. Mal à l'aise, je devais lui dire...

— Madame Camille, je...

— Ne vous en faites pas, Mylène, je n'utilise mon fauteuil roulant que lorsque je dois beaucoup marcher. Mes

1.Émission québécoise de Marcel Béliveau et Patrick Sébastien, diffusée de 1987 à 1999

jambes me font la vie dure... Pour les petites distances, je me déplace avec ma canne. Donnez-moi quelques minutes, je vais aller enregistrer mes bagages avec mon fils. Je vais voir s'il ne resterait pas quelques places en première classe...

«En première classe? Mais ça coûte une fortune! Elle veut vraiment qu'on voyage en première classe?», marmonnai-je. Je la regardais avec son fils... Elle souriait, et lui l'embrassait sur la joue. Ils semblaient avoir une belle relation. Dans quoi m'étais-je donc embarquée? Dans un cauchemar avec une *p'tite vieille* qui me limiterait dans mes activités? «C'est Las Vegas, merde! Mais qu'ai-je fait au bon Dieu pour vivre ça? Mon karma... J'ai voulu me séparer, briser ma famille, déranger la petite vie de mes enfants? Eh bien voilà, c'est ce que je mérite! Je ne vois pas d'autres raisons», me dis-je. J'avais soudainement envie de m'enfuir en courant! Je la voyais fouiller dans son portefeuille... Payait-elle pour les places en première classe?

Encore une fois, mon cerveau roulait à cent milles à l'heure, mais cette fois-ci, dans l'autre sens... Vers l'avant, comme lorsqu'on ose ou qu'on plonge tête première. Au fond, j'avais peut-être pigé le numéro chanceux? Rien n'arrive pour rien dans la vie. Madame Camille était peut-être une vieille riche qui me ferait vivre une vie de princesse? Par le passé, j'avais souvent reçu des courriels me disant que j'avais une tante décédée au Sénégal qui m'avait laissé un héritage... On sait tous que ce sont des courriels frauduleux, mais ça fait quand même rêver. Et si elle était cette vieille tante? J'avais tout de même envie de m'enfuir...

En la voyant revenir vers moi, son regard pétillant me convainquit qu'au fond, ça ne pouvait être si terrible

que ça. Au pire, nous prendrions chacune du temps pour soi et on se retrouverait à l'heure des repas. Elle me présenta fièrement son fils Mark en précisant qu'il était beau comme son père. Elle l'embrassa, puis il me remit un papier sur lequel il avait noté son numéro de téléphone en cas d'urgence. Ensuite, il nous quitta.

— Et puis, madame Camille ? Ç'a fonctionné pour la première classe ?

— Bien sûr ! Je déteste voyager en classe économique... C'est *cheap*. Il faut payer pour tout ! Allez, on y va !

Ses propos me firent sourire. Elle venait probablement de payer des centaines de dollars pour une place en première classe, mais elle ne voulait pas payer sept dollars pour son verre de vin en classe économique. Sur cette pensée, j'avancai tranquillement en lisant les panneaux de signalisation.

— Mylène ? Mylène ?

En entendant sa voix qui provenait de derrière moi, je me retournai. J'étais estomaquée ! Elle me regardait en riant.

— Mais vous m'avez oubliée, Mylène ! Non seulement mes jambes me font la vie dure, mais mes coudes aussi. Je peux me déplacer seule d'une pièce à l'autre, mais pas ici... C'est trop grand. Vous pouvez pousser mon fauteuil, s'il vous plaît ?

Au fond de moi, je paniquais ! Mais qu'étais-je censée faire ? Je ne pouvais la laisser là ! Son sourire était si magnifique, ses yeux si brillants. Elle semblait cultivée et gentille. Riche, aussi... Je ne voulais pas lui montrer mon désarroi. Je n'étais ni infirmière ni aidante naturelle, mais je rêvais de voir Las Vegas. En toute autre occasion, c'est

avec plaisir que j'aurais voyagé avec elle... À la basilique de Sainte-Anne de Beaupré, par exemple !

— Allez, Mylène, donnez-moi votre sac de voyage et votre manteau. Je tiendrai tout sur mes cuisses. Vous n'aurez qu'à pousser mon fauteuil et je m'occuperai du reste.

Pendant que je m'exécutais, elle sortit sa canne de son sac. Une canne rétractable. Elle la déplia et me fit signe d'avancer.

— Mais madame Camille, je vous pousse. Ne vous encombrez pas de votre canne.

— Une vieille dame, c'est vulnérable aux yeux de plusieurs. J'ai toutes nos choses sur moi. Si par malchance un voyou essaie de me les voler, je lui fous un coup de canne entre les deux jambes ! Allez, on n'a pas de temps à perdre... poussez !

Encore une fois, ses propos me soutirèrent un sourire. Je la connaissais depuis à peine quarante-cinq minutes et tranquillement, la panique s'estompait. Parce qu'elle se déplaçait en fauteuil roulant, on nous octroya le privilège de passer devant toutes les files d'attente. Celle de la sécurité où je dus l'aider à enlever ses souliers, celle des douanes où elle joua les courtisanes et même, celle de la boutique hors taxes où elle se procura un soixante onces de brandy !

Nous avons ensuite cassé la croûte dans un restaurant de l'aéroport tout en sirotant un verre de vin. Ce faisant, je lui parlai rapidement de mes ados, de mes loisirs, de mon travail. D'un air intéressé, elle me demanda :

— Montrez-moi des photos, Mylène. Vous en avez ?

Fière comme seule une mère peut l'être, je lui montrai une photo de Fredou puis...

— Non. Pas une photo de vos enfants. Des enfants, je sais ce que c'est, j'en ai ! Votre travail, par contre... Montrez-moi vos créations.

À la fois insultée qu'elle ne se pâme pas devant la beauté de mes enfants et flattée qu'elle veuille voir le fruit de ma créativité, je lui montrai les photos de quelques-unes de mes œuvres qui se trouvaient dans mon téléphone. Des photos de quelques expositions auxquelles j'avais participé, des tableaux que je peignais durant mes temps libres ainsi que des œuvres de poètes amateurs que j'avais manuscrites à la plume et à l'encrier sur des toiles. Elle se disait impressionnée par mon talent et même, par ma main d'écriture qu'elle qualifia de classique et poétique. « Vous avez certainement appris cette calligraphie avec les bonnes sœurs. Elles sont les meilleures éducatrices », me dit-elle. Je la trouvais de plus en plus sympathique.

Quand le serveur nous apporta la facture, elle me la tendit. Cette fois, je la trouvai effrontée, mais sachant qu'elle avait obtenu des places en première classe, je payai sans rien dire.

Au moment de l'embarquement, nous sommes passées encore une fois devant tous les passagers. Mon sac étant placé sur elle, madame Camille prit mon passeport dans lequel se trouvait ma vieille carte d'embarquement à même la pochette que je lui avais indiquée. Tout juste avant d'entrer dans l'appareil, après avoir enfilé mon sac à dos, placé mon sac à main en bandoulière, déposé son sac de voyage sur une épaule et son sac à main sur l'autre, nous avons abandonné le fauteuil roulant à la porte de l'avion. Nous étions les premières à entrer dans l'appareil. Tranquillement, nous avançons dans l'étroite allée. Pendant que je la tenais par le bras, les quelques bruyants soupirs de madame Camille me confirmèrent ma maladresse.

De mon mieux, je l'aidai à s'installer dans son siège. Je plaçai son sac à main devant elle et son sac de voyage dans le compartiment au-dessus. Alors que je m'apprêtais à enlever mon sac à dos, elle me regarda.

— Merci, Mylène, pour votre aide, c'est gentil. La prochaine fois, vous serez sûrement plus habile. On se revoit dans quelques heures, à Las Vegas. Je vous attendrai pour débarquer. Vous ne devriez pas être trop tassée à l'arrière... je serais étonnée que quelqu'un ait pris ma place à vos côtés. Bon vol !

Ne laissant rien paraître, je lui souhaitai poliment un bon vol à mon tour. Dans ma tête, toutefois, résonnait : « Vieille chipie ! » Elle n'avait acheté qu'un seul billet en première classe, mais ses propos n'en disaient rien. Je me calmai en pensant qu'au fond, c'était peut-être moi qui avais mal interprété la situation.

Le vol d'une durée de cinq heures se déroula bien, sans trop de turbulences. Je passai le temps en lisant le magazine de la compagnie aérienne d'un bout à l'autre, en feuilletant la revue du magasin hors taxes par en avant et en arrière, puis en m'attardant à chaque détail du carton illustrant les consignes de sécurité. J'ai dû payer sept dollars pour mon verre de vin et six dollars pour la collation. C'est vrai que les compagnies aériennes sont *cheap* ! Madame Camille avait raison. Comme une enfant, à l'atterrissage, je regardai par le hublot. J'étais émerveillée par les millions de lumières qui illuminaient cette petite ville en plein milieu d'un immense trou noir dans le désert du Nevada.

Arrivées à Las Vegas, dès la sortie de l'avion, le bruit des machines à sous se fit entendre. Il y en avait des dizaines partout dans les aires d'attente de l'aéroport. J'éclatai de rire ! C'était comme dans les films !

— Chut ! Écoutez... me chuchota madame Camille en fermant les yeux.

Puis, du bout de sa canne, elle pointa une machine à sous, pour me commander de nous y diriger. L'espace de quelques secondes, j'espérais ne pas avoir affaire à une joueuse compulsive. Elle aimait le son des machines et désirait jouer immédiatement, avant même de sortir de l'aéroport ! Sans que je m'y attende, elle me tendit un petit plat de margarine rempli de monnaie américaine et de jetons.

— *Welcome to fabulous Las Vegas*, Mylène ! me cria-t-elle, les bras grands ouverts comme si elle m'accueillait chez elle. Allez... Lorsque nous mettons les pieds dans la ville du jeu pour la première fois, nous devons tenter notre chance trois fois dans une machine à sous en faisant trois vœux. Gardez-les pour vous, ne dites rien. Servez-vous !

Surprise, je trouvai l'attention délicate. Vraisemblablement, madame Camille n'en était pas à sa première visite dans cette ville. La machine à sous pouvait s'activer en appuyant sur un bouton lumineux, l'option facile, ou en utilisant le traditionnel manche, celui qui émettait un son gratifiant, qui donnait l'impression d'aider la chance... Je m'exécutai donc.

Je jouai une première fois en faisant un vœu, impressionnée de voir les cerises, les clés et les *jokers* tourner sur l'écran de la machine ! Puis, un deuxième tour, un deuxième vœu. Une cerise en plein sur la ligne de gain, puis une deuxième... « Vais-je gagner ? J'vais l'avoir, j'vais l'avoir ! hiiii... », me disais-je en retenant mon souffle. Or, la troisième cerise s'arrêta quelques millimètres sous la barre de gain. Bizarrement, j'étais à la fois déçue et excitée suite à cette défaite. Au troisième tour, je fis mon ultime vœu en fermant les yeux et en croisant bien les doigts...

Puis la machine se mit à sonner !

— Wouhou ! Au moins un de vos vœux se réalisera ! s'écria madame Camille, les bras dans les airs.

Une pluie de sous s'accumula dans le réceptacle de la machine. Ça faisait un bruit exaltant et quelques personnes nous regardaient ! C'en était presque gênant ! Je venais de gagner mon premier vingt dollars ! J'étais folle de joie ! Madame Camille leva une main pour faire un *high five*. Elle me présenta ensuite son bol de margarine pour que j'y dépose mes gains... Bouche bée, je lui remis mes jetons. Cette femme était officiellement radine !

Après quoi, nous nous sommes dirigées vers le carrousel à bagages. Ayant voyagé en première classe, madame Camille put récupérer sa valise avant tout le monde. Comme la mienne prenait davantage de temps à apparaître, les *Converse* roses de ma compagne de voyage se mirent à taper impatiemment le repose-pied de son fauteuil. Ce geste n'était pas sans me faire sentir coupable en raison de ce moment d'attente sur lequel je n'avais aucun contrôle. Au bout de quelques longues minutes, je récupérai enfin ma valise. Un préposé de l'aéroport poussa madame Camille vers le *stand* à taxi, alors que je les suivais avec les bagages.

En chemin, elle pointa à mon intention chaque hôtel, chaque casino. La circulation était dense sur le boulevard. Ma montre indiquait 1h30 du matin, mais à Vegas, il n'était que 22h30. J'étais fascinée par toutes ces lumières multicolores qui clignotaient... Des flèches éclatantes montrant l'entrée d'un casino, une femme brillante ornant la devanture d'un édifice et indiquant la présence de serveuses *sexy*, des lumières permanentes et parfois même aveuglantes. J'ouvris la fenêtre de ma portière et sortis un peu ma tête. Le vent qui soufflait sur ma peau était sec. Je

respirais l'odeur provenant des tuyaux d'échappement des voitures qui se mélangeait à celles de l'asphalte fraîchement étendu, de la bouffe des restaurants et du chlore des fontaines qui giclaient un peu partout. Sur le trottoir, les gens étaient nombreux... des femmes en talons hauts, des hommes, les mains dans les poches, des couples d'amoureux, des femmes vêtues de costumes à plumes, seins nus, qui distribuaient des publicités, des fêtards qui parlaient fort. En revanche, je n'y voyais aucun enfant... même pas un adolescent. Lucas et Fredou auraient sans doute été impressionnés, mais cette ville ne semblait pas être leur place. On aurait dit un parc *Disney* pour adultes.

Alors que nous approchions de notre hôtel, le *Bellagio*, madame Camille me disait qu'il était son préféré. En le contemplant avec des yeux écarquillés, je la comprenais... Illuminé par des centaines de lumières jaunâtres, il donnait l'impression d'être tout en or. À mes yeux, l'imposant édifice représentait le luxe par excellence. À ses pieds, on pouvait admirer son reflet dans un immense bassin d'eau. Madame Camille m'expliqua qu'une ou deux fois par heure, on pouvait y voir le magnifique spectacle des fontaines qui semblaient danser sur des airs de grands classiques musicaux. Lorsque le chauffeur de taxi gara la voiture, je payai la note sans même donner la chance à madame Camille de sortir son portefeuille. Le portier de l'hôtel ouvrit ma portière et tendit sa main recouverte d'un gant blanc pour m'aider à sortir de la voiture. Je me sentais comme si je faisais partie des hautes strates de la société.

Dans le *lobby*, ma compagne de voyage me pria de surveiller les bagages, le temps qu'elle s'occupe du *check-in*. Je me doutais bien qu'elle allait demander un surclassement... Elle semblait précieuse. En l'attendant, je ne pus m'empêcher de regarder le plafond... Des cen-

taines de fleurs colorées, aussi grosses que des parapluies, y étaient suspendues. Chacune était différente. Sur les planchers et les tables en marbre blanc cassé, on pouvait voir quelques statues et de gros bouquets qui décoraient merveilleusement bien le *hall*. Un peu plus loin dans la pièce se trouvaient des arrangements floraux manucurés à la perfection. Le tout ressemblait à un mini jardin botanique artificiel qui en plus de chasser nos préoccupations, nous donnait envie de sourire.

À son retour, madame Camille s'assit dans son fauteuil roulant. Quand elle m'annonça fièrement qu'elle avait obtenu un surclassement, je ne pus que rouler les yeux vers le ciel. Puis à sa demande, je la conduisis au trentième étage. En ouvrant la porte, j'étais ébahie ! Directement devant nous, un mur complètement vitré offrait une vue imprenable sur la ville. L'hôtel *Paris* se dressait tout juste sous nos yeux, ainsi que sa tour Eiffel tout illuminée. Madame Camille avait demandé à obtenir la même suite que celles qu'exigeaient les plus grandes *stars* de ce monde. Ça faisait rêver...

— Si ça ne vous dérange pas, vous prendrez la chambre à gauche, Mylène, tandis que moi, je prendrai celle à droite.

— Euh... vous voulez que je partage cette suite avec vous ?

— Oui, ça me fait plaisir ! Vous ne pensiez tout de même pas que j'étais radine à ce point ? J'ai quand même payé pour être en première classe, rappelez-vous. Et puis, vous êtes charmante !

La suite était immense. Les planchers étaient tantôt marbrés, tantôt recouverts d'un épais tapis rouge parsemé des petites feuilles en fil doré. Le mobilier était en cuir pâle, presque blanc, et les tables en verre. J'étais enchan-

tée par la beauté du décor. Dans ma chambre, un immense lit tout blanc avec des dizaines de coussins colorés, comme les fleurs du *lobby*, où reposaient un peignoir, des chocolats fins et un plateau contenant deux flûtes et une bouteille de champagne.

— Mylène ! cria madame Camille de l'autre bout de la suite.

— Oui, madame Camille ? Ça va ?

— C'est vous qui avez le champagne ?

— Oui, c'est moi...

— Venez me rejoindre au salon et ouvrez-le rapidement ! J'ai soif !

Sourire en coin, sourcils froncés, j'observai la bouteille. Un champagne... Pas un mousseux. Un vrai de vrai champagne ! Par le passé, c'était toujours Seb qui ouvrait nos bouteilles de mousseux. Je craignais qu'elles ne m'exploient en plein visage. Ça me rendait nerveuse et j'avais toujours peur de gaffer. J'examinai les lampes avec des abat-jours en vitrail, le petit piano à queue laqué blanc, les toiles affichées sur les murs, les miroirs...

— Mais allez ! Qu'attendez-vous ? On n'a pas six mois à passer ici. Seulement quatre jours !

Je fermai les yeux et m'exécutai. Le bouchon bondit à l'autre bout de la pièce, sans toutefois rien briser sur son passage. Puis le champagne coula.

— Vite ! Versez-le dans les flûtes avant que tout ne se retrouve sur le plancher ! rigola madame Camille.

Et nous avons trinqué à cette aventure qui commençait tout en admirant la vue. Ce faisant, ma co-chambreuse me présenta à nouveau chaque hôtel qui se trouvait à la portée de notre vue. Elle me raconta qu'elle avait vu Las Vegas grandir. Elle y était venue la première fois alors que la *strip*, tel qu'on la connaît aujourd'hui, n'existait pas

encore et depuis, elle était revenue à plusieurs reprises. Quand je lui demandai qu'est-ce qui l'avait amenée si souvent dans cette ville, elle me répondit que c'était en raison des circonstances de la vie, sans plus. Puis elle sourit, les lèvres serrées, comme si elle voulait garder ces histoires pour elle. Quand les douze coups de minuit sonnèrent, elle se retira dans sa chambre.

Voulant profiter de cet instant seule, j'éteignis toutes les lumières du salon et me versai ce qu'il restait du champagne. Je n'arrivais pas à y croire... J'étais dans une suite que je ne pourrais jamais me payer, avec une étrangère dont je ne pouvais cerner la personnalité et je buvais du champagne. Clairement, je ne vivrais pas le *trip* de filles que j'avais prévu au départ avec Marjo, mais je me disais qu'il y avait bien pire dans la vie.

Madame Camille avait laissé la porte de sa chambre entrouverte, ne réalisant pas que du salon, je pouvais l'observer. Je la regardais défaire le lit. Probablement à cause de son âge, ses mouvements étaient lents. Sa tâche complétée, elle s'assit sur le bord du matelas, joignit ses mains, puis ferma les yeux. Elle pria. Me sentant soudainement indiscrete, je détournai mon regard. Quand je l'entendis tousoter, je la regardai se mettre au lit du coin de l'œil. Tout juste avant de fermer la lumière, elle porta son pendentif à sa bouche pour l'embrasser et replaça ses cheveux pour ensuite... Pour ensuite, enlever sa perruque. Elle n'avait plus un seul cheveu ! Comme les personnes atteintes de can... Madame Camille ? Un cancer ?

Mon cœur se serra, et une larme coula sur ma joue. Je connaissais pourtant à peine cette dame, qui semblait à la fois radine et généreuse, calme et espiègle, vieille de corps et jeune de cœur. Tout ça à la fois.

À mon tour, je me retirai dans ma chambre. Je pris soin de brosser délicatement mes cheveux mi-longs, ceux qui me font la vie dure, que je prétends détester et que je tiens pour acquis. Pourtant, ils constituent une grande part de ma féminité. Je me regardais dans la glace... Malgré mes pointes fourchues et ma repousse qui dévoilait mes deux ou trois premiers cheveux blancs, je ne pouvais m'imaginer sans eux.

Pendant que ma tête reposait sur l'oreiller, je pensai au lendemain sans avoir la moindre idée de ce qui nous attendait. Je me sentais hésitante et curieuse, stressée et détendue, apeurée et excitée... Tout ça à la fois.

Le rayon de soleil qui s'aventurait entre les rideaux se posa sur mes yeux. Je me sentais fatiguée, probablement à cause du décalage horaire. Je m'étirai longuement et pris quelques secondes pour observer ma chambre. Je n'en revenais toujours pas ! Voulant profiter de chaque minute, je me levai tôt malgré la fatigue.

À peine trente minutes plus tard, j'en étais déjà à mon deuxième café. Debout au pied du grand mur vitré, je contemplais Las Vegas. Du trentième étage, sans les lumières de la nuit, la ville semblait très différente. Plus terne. Moins vibrante. J'étais presque déçue de la voir éteinte. La pile de mon cellulaire n'était chargée qu'à 30% et comme mon chargeur était resté à la maison, j'angoissais à l'idée de ne pouvoir la recharger. Ce ne serait sûrement pas une madame Camille, de soixante-quinze ou quatre-vingts ans, qui pourrait me dépanner.

Avant de ne plus avoir de pile, j'envoyai rapidement un texto à Marjo pour en apprendre un peu plus sur ma partenaire de voyage, sa vieille amie, comme elle l'appelait. Elle me confirma qu'elle l'avait accompagnée à Cuba pour une chirurgie, sept ans plus tôt, alors qu'elle combattait son premier cancer. Elle admirait cette femme qui s'était montrée si déterminée à vivre. Madame Camille disait que les rêves étaient plus puissants que les pronostics. Elle s'était battue bec et ongles contre ce monstre et elle avait gagné la bataille. Depuis, elle et Marjo étaient restées en contact. J'avais tellement tenu pour acquis qu'elles s'étaient rendues à Cuba pour faire la *fiesta* ! Je ne me serais jamais doutée... Son cancer était revenu... Madame Camille non plus ne devait pas se douter qu'il reviendrait...

En faisant ensuite un rapide tour sur *Facebook*, je ne pouvais être plus heureuse d'apprendre qu'une amie ferait aujourd'hui une sauce à spaghetti, du lavage, des courses et un rosbif. Une autre, qui avait fait ses semis, nous en informait en nous présentant une photo de ceux-ci. Des petits pots de terre... «C'est donc beau!», murmurai-je sarcastiquement. Pour sa part, Seb s'était *tagué* à l'aréna. Juste ça... Pas de statut, pas de photo... Était-il avec les enfants? Avec elle? C'était mon ex... Je n'avais plus à tout savoir... Une graine d'amertume, une poussière d'ennui.

Je me trouvais à Las Vegas et pourtant, devant les occupations de tout un chacun, j'avais quand même l'impression qu'il ne se passait pas grand-chose dans ma vie. Que celle-ci était un peu vide, comme les cases du calendrier sur mon frigo lorsque mes enfants habitaient chez leur père. Sans but précis, sans mission, sans passion... J'étais avec une *p'tite vieille* dans une ville de *party*. Ce n'était certes pas la meilleure façon de jouir pleinement de Las Vegas! «À quoi puis-je m'attendre?», soupirai-je.

Un peu comme les lumières de la ville ce matin, j'avais l'impression d'être éteinte. À part Lucas, Fredou et Marjo, j'étais pas mal seule dans ma bulle. Je m'ennuyais soudainement de mes enfants... Même de mon fils et de son air bête. Puis vint un moment d'excitation... Une notification! Ce fameux point rouge qui te confirme que quelqu'un veut te dire quelque chose, que quelqu'un pense à toi. Après m'être pincée pour être certaine que je ne rêvais pas, j'acceptai la demande d'amitié de madame Camille. Elle était sur *Facebook*? Incroyable! Quelques minutes plus tard, elle se présenta au salon, vêtue d'une petite robe en denim, coiffée et prête pour sa journée.

— Bon matin, Mylène. Vous avez bien dormi ?

— Oui, merci, et vous ?

— Très bien, merci ! Vous pouvez brancher ça ?

Vous pourrez y synchroniser votre cellulaire pour écouter votre musique.

Ce disant, madame Camille me tendit son haut-parleur sans fil. Elle qui avait vécu la majeure partie de sa vie à l'époque des vieux tourne-disques et des vinyles, elle s'était drôlement bien adaptée !

— Ça va aller, je vais passer mon tour pour la musique. J'ai oublié mon chargeur de cellulaire et il ne me reste que 30% de batterie. Je veux la conserver en attendant de m'en procurer un. Je devrais bien en trouver sur la *strip*.

— Vous ne dépenserez pas pour ça. Allez chercher le mien sur ma table de chevet. N'hésitez pas à l'utiliser.

Dans sa chambre, ses couvre-chefs traînaient un peu partout. Elle avait un chapeau melon rose, un béret bleu, un grand chapeau turquoise et un autre en paille. Sur la table de chevet, son cellulaire était branché au chargeur. Sans vouloir être indiscrete, je l'allumai pour m'assurer que le chargement était bel et bien complété. Sur son écran d'accueil, une photo d'un dessin d'enfant. Un pompier. Elle devait être grand-maman. Son étui de cellulaire arborait la photo d'un homme en noir et blanc. Son mari ? Était-elle veuve ? Tout juste à côté reposait son pilulier. Pour chaque journée, il devait s'y trouver plus d'une dizaine de comprimés. Soudain, on sonna à la porte, qui s'ouvrit sur un garçon de chambre transportant un sac d'épicerie.

— Vous ne m'en voulez pas, Mylène ? Je me suis commandé quelques trucs d'épicerie en ligne. Vous aimez les œufs ?

— Oui oui...

— Je fais une omelette.

— Super, ça donne faim !

Je la regardais habilement cuisiner. Elle n'utilisait que les blancs d'œufs. Elle coupa un bout de baguette qu'elle fit griller. L'odeur du déjeuner parfumait à ce point la suite, que je salivais.

— Et puis ? Que se passe-t-il de bon sur votre fil d'actualité ? Je sais que vous étiez en ligne sur *Facebook*, ce matin, car vous avez accepté ma demande d'amitié sur-le-champ.

— Honnêtement, il ne se passe pas grand-chose. À vrai dire, juste assez pour me faire comprendre que ma vie est somme toute banale. Très banale...

— Mais vous êtes à Las Vegas, Mylène ! Rien n'est banal ! Venez par ici...

Elle me prit par la main et m'entraîna vers le mur vitré.

— Prenez bien le temps de regarder la ville, Mylène. Que voyez-vous ? C'est quoi Las Vegas ?

— Bien... sans vouloir paraître ennuyeuse, du haut du trentième étage, je ne vois pas grand-chose, sinon que les hôtels qui, sans leurs lumières, ressemblent à des blocs *Lego* sans vie. Aussi, les voitures sont si petites qu'elles ressemblent à des fourmis. Je vois enfin des gens artificiels qui aiment trop l'argent...

— Eh bien, voilà ! À travers cette fenêtre qui altère votre jugement, Las Vegas ne vous apporte rien, Mylène ! Alors pourquoi êtes-vous ici ? Qu'est-ce que ça apporte à votre vie ? Cette ville, c'est le rêve, la démesure ! Il y a toujours quelque chose qui y grouille. Ça fourmille de gens, le son des machines à sous retentit en permanence... Vous pouvez y visiter Paris, New York, Venise dans la même journée... Mais pour l'apprécier, vous devez des-

endre dans la rue. Fouler le sol, entendre les cloches des machines à sous, humer l'odeur de l'alcool... Vous devez l'expérimenter, sans quoi vous ne pourrez l'apprécier. Voyez-vous, à travers ce mur vitré, Las Vegas semble aussi tranquille que banale. C'est blasant et ça influence la perception que vous avez de votre propre vie. Un peu comme le fait *Facebook*... À travers la vitre de votre écran, quand vous regardez ce qui se passe sur votre fil d'actualité, voir un simple gâteau qu'un ami a fait ne vous apporte rien et vous semble parfaitement banal. Mais si vous descendez le voir chez lui, que vous l'entendez chanter en cuisinant, que vous sentez l'odeur sucrée, que vous goûtez sa cuisine et qu'il vous regarde avec le sourire, fier de sa réussite et satisfait de vous faire plaisir, alors vous apprécierez davantage le gâteau.

Je comprenais les propos de madame Camille. Elle avait probablement raison. Un gâteau est sans intérêt si on ne fait que le regarder. Alors que mon regard se perdait sur la *strip*, mon interlocutrice partit vers la cuisinière pour servir les œufs. Ceci fait, elle s'attabla au comptoir sur lequel elle n'avait déposé qu'une seule assiette.

— Et vous mangez quoi, ce matin, Mylène ?

— Euh... Je sais plus trop...

— J'espère que vous ne pensiez pas que je vous ferais vos œufs ? Allez, regardez dans le sac d'épicerie et servez-vous ! Vous rangerez les victuailles au frigo après vous être servie, s'il vous plaît, et vous seriez gentille de mettre ma poêle dans le lave-vaisselle. J'apprécie quand les gens rangent au fur et à mesure. Dites, vous pouvez me servir un café ? Vous êtes bien aimable.

Cette madame Camille me faisait bouillir en dedans ! Elle aurait pu cuisiner mon déjeuner en même temps que le sien, comme je le faisais toujours pour mes enfants !

Elle me demandait de ranger ses emplettes pour ensuite lui servir un café... Quel culot elle a, la vieille ! Moi qui pensais vivre de vraies vacances, sans bouffe à faire, sans traînerie à ramasser... N'osant pas répliquer, je lui servis son café malgré tout et quand elle me remercia, elle le fit... sincèrement. Elle était reconnaissante, je le sentais. Bien que je ne savais trop sur quel pied danser avec elle, je ne pouvais lui en vouloir.

Après le déjeuner, nous avons pris quelques minutes pour nous préparer. Madame Camille enfila un beau chapeau de paille qui s'agençait à sa robe. Elle recouvrit ses épaules à l'aide d'un châle fleuri. Pour ma part, simplement vêtue de mes shorts beiges, de mon *t-shirt* blanc et de mon sac en bandoulière, j'étais prête. J'ouvris son fauteuil, elle s'y assit et je lui mis ses *Converse*.

Durant toute la matinée, pendant que je poussais le fauteuil roulant, nous avons arpenté ce grand boulevard coloré qu'est la *strip*. En cours de route, madame Camille insista pour prendre une photo avec un homme déguisé en *Elvis Presley*, avant de m'expliquer que chaque fois qu'elle venait à Las Vegas, elle se prenait en photo avec lui, non sans d'abord déposer quelques dollars dans son chapeau. C'était sa tradition. Empathique, elle ajouta que cela encourageait ces pauvres hommes qui rêvaient probablement de se retrouver sur les plus grandes scènes de la ville, mais qui n'avaient pas réussi à se démarquer par leur talent. Le temps de la photo, elle s'était collée sur *Elvis* malgré le costume un peu sale de ce dernier. Sans l'ombre d'un doute, elle était une *fan*.

Tout au long de la promenade, en passant devant les portes des casinos, on entendait les fameuses *slot machines*. Madame Camille m'avait fait entrer dans quelques-uns pour y miser des sous. Tantôt un gain de trente dollars,

tantôt une perte de vingt dollars. Bien sûr, tous les jetons revenaient dans son plat de margarine. Je n'en garderais rien, mais je dois avouer que j'ai eu du plaisir. Chaque fois que j'appuyais sur le bouton et que les cerises, les clés et les *jokers* roulaient, j'étais excitée, je retenais mon souffle, je rêvais... Quand je gagnais, je m'empressais de recommencer. J'y prenais plaisir.

Puis, au *New York New York*, nous nous sommes assises pour boire une bière et partager une assiette de *nachos*. Cet hôtel est une fidèle réplique des rues de New York et de Central Park. Tout y est faux, mais j'étais réellement impressionnée. C'était spécial.

— Et puis, Mylène... vous avez toujours l'impression que Las Vegas est une ville éteinte ?

— Non, pas du tout !

— Et comment vous sentez-vous ?

— Euh... bien... Très bien, même !

— Voilà ! Au lieu d'être témoin de la vie des autres, vous vivez la vôtre. Vous n'avez donc plus cette impression de passer à côté de quelque chose.

Sur ces mots, nous avons levé nos verres à notre jeune amitié puis avons ri en entendant les gens crier dans les montagnes russes alors que le train circulait dans l'hôtel, tout juste au-dessus de nos têtes.

— Ça me rappelle mon adolescence, ce manège... ai-je confié.

— Vous irez faire un tour après votre verre. Je vous y accompagnerai...

— Vous êtes sérieuse ?

En guise de réponse, madame Camille avait légèrement hoché la tête. Peut-être son cancer lui donnait-il envie de mordre dans la vie ? Après cette pause, sans me demander un seul sou, elle se rendit au guichet pour ache-

ter des billets permettant d'accéder aux montagnes russes. Arrivées à l'entrée du manège, voyant que j'étais découragée devant la file d'attente, madame Camille me fit un clin d'œil... Grâce à son fauteuil roulant, nous avons encore une fois été autorisées à passer devant tout le monde. Plus nous avançons, plus je me sentais excitée, comme lorsque j'étais gamine. Au moment de monter dans le wagon, elle me remit mon billet et m'invita à bien m'amuser.

— Vous ne venez pas avec moi ? Vous m'aviez dit...

— Mais non... Je voulais simplement que vous évitiez la file. Je déteste attendre longtemps, ça m'emmerde ! Et puis, à la vitesse à laquelle le wagon avance, je risquerais de perdre mon chapeau.

Un peu déçue, je m'assis seule. Quelle ne fut pas ma surprise quand le préposé pointa le siège vide à côté de moi. Un homme, que je n'osais pas trop regarder, y prit place. Je l'observai subtilement... puis de plus en plus directement.

— Mais c'est toi que j'ai vu à l'aéroport ? Max... c'est bien ça ?

— Mylène ? Quelle coïncidence ! Ton amie Camille n'est pas avec toi ?

Avant que le manège démarre, je lui expliquai très rapidement la situation. Nous avons ri durant tout le tour. Par politesse, nous nous sommes dit à quel hôtel nous logions. Il était au Paris. Le tour terminé, on se souhaita une bonne fin de séjour avant de reprendre chacun de notre chemin.

À la sortie du manège, madame Camille était là, endormie dans son fauteuil roulant. Je ne savais plus trop si je devais la réveiller ou la laisser dormir. Sûrement qu'elle devait avoir besoin de sommeil. Comme l'air conditionné était frais, j'essayai de replacer son châle sur ses épaules.

Ce fut suffisant pour la réveiller.

— J’suis désolée, madame Camille... Madame Camille? répétais-je avec un air coupable.

Elle enleva ses écouteurs et me sourit.

— Vous devez écouter votre musique très fort pour ne pas m’entendre. Ce n’est pas bon, pour vous.

Elle roula les yeux vers le ciel, comme si je ne savais pas ce que je disais. Comme Lucas, lorsqu’il veut me signifier que je suis la pire des ignorantes. Elle me remit son téléphone et ses écouteurs pour que je les range et du coup, je posai un écouteur sur mon oreille pour ajuster le volume. *Fireball?*

— Vous écoutiez du *Pitbull*, madame Camille?

— Si je veux chanter avec vous au concert demain, j’ai tout intérêt à apprendre les paroles... Je ne veux pas être une simple spectatrice, je veux participer pleinement au spectacle!

— Vous êtes vraiment *cool*!

Nous avons ensuite misé quelques sous au casino du *New York New York*, avant de tout perdre. Madame Camille riait. Perdre de l’argent ne semblait pas trop l’embêter... En sortant sur le trottoir, la température ressentie devait osciller autour de quatre-vingt-cinq degrés Fahrenheit. L’air était sec et le béton brûlant.

— Madame Camille, que diriez-vous si nous allions passer le reste de l’après-midi à la piscine de l’hôtel? Avec la courte nuit, le décalage, la marche de ce matin et cette chaleur, il me semble que j’apprécierais un petit moment tranquille. Pas vous?

— J’allais justement vous proposer la même chose.

De retour à la suite, je trouvai un sac cadeau sur mon lit. Intriguée, je m’empressai de lire la carte. Qui pouvait bien me faire livrer un cadeau ici? «Merci pour tout,

Camille.» Quelle délicate attention. À l'intérieur... Un maillot? Oui, un maillot... Pire! Un bikini! «Non, non, non... Je ne peux pas porter ça... Un bikini de Las Vegas!», me répétais-je, en panique.

Pour cacher ma poitrine, deux petits triangles blancs, clairement sans maintien, avec des paillettes rouges et bleues. La culotte blanche arborait la mythique affiche *Welcome to fabulous Las Vegas* sur les fesses. J'étais horripilée! «Hors de question que je porte ce maillot d'un kitsch démesuré! Non... Vraiment...», pensai-je.

— Mylène? Vous avez trouvé votre cadeau? J'avais envie de vous faire plaisir. Quand je l'ai vu, j'ai tout de suite pensé à vous!

— Oui, je l'ai! Merci!

— Vous l'aimez?

— Beaucoup! lui mentis-je pour ne pas la blesser.

— J'en suis très heureuse. Vous attirerez tous les regards, cet après-midi, à la piscine! Ça vous fera du bien.

La dernière chose dont j'avais envie c'était d'attirer les regards, surtout avec ce maillot! Mais avais-je le choix? Elle semblait si heureuse de me l'offrir... Je ne voulais pas la décevoir.

— Mylène? Pour porter par-dessus votre bikini, j'ai une superbe mante de bain pour vous. Il me fera plaisir de vous la prêter. Regardez...

— Ho là là! Superbe, oui... affirmai-je en mentant avec une telle conviction que même le plus puissant des polygraphes n'aurait su détecter ce bobard.

— Vous l'aimez? Alors je vous la donne! Elle vous fera à merveille. Ça me fait plaisir!

J'étais découragée! Une mante de bain blanche avec le drapeau américain! Impossible! Madame Camille était pourtant une femme raffinée. Était-ce la perception

qu'elle avait de moi? Découragée, j'examinai les quatre coins de la suite en me demandant: «Elles sont où les caméras? Dites-moi que c'est une blague!» Une fois dans ma chambre, j'enfilai le bikini. Devant le miroir, je ne pouvais croire ce que je voyais... Un *look* des plus quétaines! Peut-être qu'avec la mante de bain... Mon Dieu! C'était pire! Résignée, je me consolai en me disant que je ne connaissais personne à Las Vegas et que je pourrais toujours passer l'après-midi dans la piscine, avec de l'eau jusqu'au cou.

Je tardais à sortir de ma chambre, tellement j'étais gênée! J'avais presque envie de simuler un malaise pour éviter de devoir me présenter ainsi! Au salon, madame Camille m'attendait. Elle était d'une telle élégance avec son maillot de bain turquoise agrémenté d'une ceinture blanche, sa longue mante de bain blanche transparente, ses sandales et son grand chapeau turquoise.

— Vous êtes magnifique, madame Camille.

— Oh, je n'ai plus votre jeunesse, mais j'essaie de rester coquette tant que faire se peut. Et vous? Bon... Que dire?

Devant son hésitation, je restai perplexe, presque honteuse. Ne sachant plus comment agir, je rentrais mon ventre, croisais les jambes, mordais mes joues. Sans crier gare, madame Camille éclata de rire... jusqu'à en pleurer.

— Mylène, vous n'allez tout de même pas porter ça avec moi? J'aurais honte! Dites-moi que vous trouvez le maillot kitsch et la mante de bain d'un quétaine sans précédent!

— Pardon? Mais...

— Ce n'était pas un cadeau, mais une blague! Allez vite! Redonnez-moi tout ça... Je les retournerai demain, ils me rembourseront.

Je me sentais à la fois offensée et soulagée. Du bout des lèvres, j'implorais tous les saints pour qu'ils me donnent la patience d'endurer cette vieille pimbêche. Je mis mon maillot de bain corail en vitesse ainsi qu'une petite camisole blanche et mon paréo blanc autour de mes hanches. Rendues à la piscine, l'enceinte était remplie de touristes. Il n'y avait plus une seule chaise disponible. Madame Camille prit quelques minutes pour discuter avec le préposé qui, moyennant quelques dollars glissés discrètement dans sa main, nous assigna une petite *cabana*. Du coup, nous nous retrouvions aux premières loges, devant la piscine. Après avoir sorti et déplié sa canne, madame Camille me pria de l'aider à mettre ses pieds dans l'eau, sur la première marche.

— Vous voulez venir avec moi dans la piscine, madame Camille? L'eau est bonne. Je vais vous aider.

— Non, merci, Mylène. J'aurais peur de mouiller mon chapeau. C'est gentil. Profitez du soleil, je vais retourner à notre *cabana* et commander un petit rhum punch.

— Euh... Juste au cas, vous pouvez m'en commander un aussi, s'il vous plaît?

— Mais il s'agit d'une évidence, Mylène. Pas besoin de me le demander, voyons! me répondit ma compagne, presque insultée.

Pendant qu'elle était étendue dans son fauteuil, je me prélassai dans la piscine. Autour de moi, des gens riaient à gorge déployée, des couples s'embrassaient à bouche-que-veux-tu, des femmes flirtaient avec le fruit défendu et moi, je me contentais de les regarder, comme si j'étais aux petites vues...

Une quinzaine de minutes plus tard, je sortis de la piscine, n'en pouvant plus tellement c'était la cohue! Un *splish* par-ci, un *splash* par-là... Madame Camille avait

raison. Son chapeau aurait été tout mouillé. À mon arrivée à la *cabana*, je vis que le serveur s’y trouvait. Sans grande surprise, malgré ma demande, il n’avait apporté qu’un seul rhum punch ! Ah, la vieille maudite !

— *Here you go, ma’am, with two straws...*

— *Thank you, sir. Here’s your tip.*

Le serveur remercia sa cliente à plusieurs reprises pour le généreux pourboire qu’elle lui avait remis. Le cocktail était servi dans une immense coupe. Presque un bol à salade ! Sur le dessus, on pouvait lire en grosses lettres : *Viva Las Vegas*.

— Venez-vous asseoir, Mylène. Je nous ai commandé le cocktail typique. Le rhum punch pour deux. Le *drink* de la démesure ! Vous pourrez garder le verre en souvenir et y mettre les sous que vous aurez gagnés, rigola madame Camille.

Un peu mal à l’aise de boire dans le même verre qu’elle et en même temps, amusée par son enthousiasme, je pris quelques gorgées en sa compagnie. Sur le coup très sucré, le goût laissait en bouche des arômes subtils de rhum en fin de dégustation. Nous le sirotions tranquillement en jasant. Tout en relaxant, madame Camille me posa quelques questions sur ma vie, mon travail... Je lui parlai de ma séparation encore récente, de mes préoccupations pour mon Lucas qui faisait du boudin et de l’estime de ma fille qui n’était pas toujours à son maximum. Elle m’écoula attentivement, d’un air sincèrement intéressé. Voyant que chaque fois que je lui retournais ses questions elle restait évasive, je n’insistai pas. Nous avons ensuite parlé de Marjo, qu’elle appelait affectueusement la « bi-bitte spéciale », puis nous avons rigolé.

— Vous avez votre cellulaire avec vous, Mylène ?

— Oui, pourquoi ?

— Prenez donc un *selfie* de nous deux. Je tremble trop pour le faire moi-même.

En m'exécutant, je réalisai que je n'avais pas pris de photos depuis les huit derniers mois, comme si aucun moment de ma nouvelle vie n'avait valu la peine d'être immortalisé. Madame Camille et moi avons fait quelques clichés : en exhibant des sourires, en sortant la langue et même, en affichant des *duck faces*. Une fois terminé, je les lui montrai.

— Celle-ci ! Avec nos *duck faces* ! Elle est très drôle. Affichez-la sur *Facebook*, s'il vous plaît.

— Ben... Je n'aime pas trop me...

— N'oubliez pas de nous identifier ici et *taguez-moi*, aussi ! Ainsi, je ne manquerai rien de vos publications. Vous savez, avec près de mille amis, je m'y perds parfois...

— Madame Camille, je passe mes journées à critiquer les gens qui mettent des photos sur *Facebook*, qui font semblant d'avoir une vie tellement trépidante qu'on a l'impression de vivre dans une marre d'ennui. Alors, je ne vais pas commencer à publier des photos de moi...

— Mylène, vous n'avez pas encore compris... Les gens qui s'affichent sur *Facebook* ne font pas semblant d'avoir une vie parfaite. Tout le monde sait que c'est impossible. Quand les gens font autre chose qu'envier les autres, qu'ils font des choses qui les rendent heureux, ils veulent s'en souvenir et le fait de prendre des photos immortalise ces moments. Quand on est heureux et qu'on aime notre monde, on veut le partager avec les autres, parce que le bonheur c'est contagieux. Vous êtes heureuse, en ce moment ? Pas dans toute votre vie, mais heureuse, ici, en ce moment ?

— En ce moment, outre le fait que je me fais faire la morale, chose que je déteste le plus au monde, par une dame trop techno de quatr... En fait, je ne sais pas quel âge vous avez... Mais oui, en ce moment, je suis heureuse.

— Alors, partagez-le ! Les gens qui vous aiment seront à leur tour heureux d'apprendre votre bonheur.

— Vous n'avez pas tort, mais...

— Et ne me demandez jamais mon âge. Ce n'est qu'un chiffre qui ne veut rien dire. Je connais des gens qui ont à peine quarante-cinq ans et qui semblent déjà morts en dedans. Au fait, quel âge avez-vous ? Oh, et puis... c'est sans importance. N'oubliez pas de me *taguer*. Mon garçon sera très heureux de voir que je m'amuse au soleil avec vous.

Tout le reste de l'après-midi, soit nous faisons jasette, soit nous faisons une saucette. À un certain moment, pendant que madame Camille faisait une sieste, moi, couchée près d'elle, je défilais mon fil d'actualité. Contrairement à mon habitude, je souriais en voyant les *j'aime*, les *waow* et surtout... et surtout le *j'adore* que Lucas avait exprimé sous ma photo... Son premier signe d'affection envers moi depuis des semaines. Il était peut-être virtuel, mais je le sentais bien réel. À la maison, je le sentais si loin de moi. Malgré les cinq heures d'avion qui nous séparaient, j'avais l'impression qu'on se rapprochait. Mon cœur se serrait, comme s'il voulait conserver jalousement ce petit bonheur. J'en avais les larmes aux yeux. Madame Camille avait raison : ceux qui m'aiment sont heureux d'être témoins de mon bonheur.

Au retour de la piscine, il était temps de nous préparer pour la soirée. Quand je lui indiquai que j'allais prendre une douche, madame Camille me demanda d'attendre quelques minutes, le temps qu'elle prenne la

sienne. Avec une humilité que je ne lui connaissais pas, elle me pria timidement de rester dans la salle de bain avec elle. Puisqu'il ne s'y trouvait aucune barre de sécurité à laquelle s'agripper, elle se sentait probablement inquiète. Mal à l'aise pour elle, je fis de mon mieux pour le lui cacher.

Hésitante, elle se déshabilla devant moi. Je me mettais à sa place... Quel coup dur pour la dignité. Par respect, je détournai mon regard. Dans le silence qui régnait, je la sentais soudainement vulnérable. Au moment d'entrer sous la douche, même si je lui faisais dos depuis déjà quelques minutes, elle me demanda de fermer les yeux. Je compris... Elle ne voulait pas que je la voie sans sa perruque. Je fis comme si je ne savais rien.

À mon tour, je me mis en beauté. Je bouclai mes cheveux, me maquillai légèrement et revêtis ma petite robe rouge et mes talons hauts noirs en cuir verni. Quand je sortis de la chambre, madame Camille était assise au piano et buvait son brandy. Elle était élégamment vêtue d'un chemisier de lin rose, d'une longue jupe beige et de son chapeau melon rose. Elle frôlait délicatement les touches du clavier en fredonnant *Love me tender*.

— Vous êtes magnifique, Mylène. Vous portez si bien votre jeunesse.

— Merci. Je ne sais pas quel âge vous avez, madame Camille, mais vous n'êtes pas mal non plus...

— Merci... Mais quand même ! J'ai perdu de mon éclat...

— Pas du tout ! Vous êtes pétillante ! Comme un bon champagne ! Il suffit de le mettre en valeur dans de belles flûtes pour y voir les bulles qui pétillent et témoigner de son effervescence...

— Oh ! S'il vous plaît, Mylène, ne dites pas de sottises...

— Hé ! Vous êtes bien mal placée pour m'interdire de vous faire la morale ! Vous avez passé la journée à me faire la leçon. Si vous ne pouvez voir votre côté pétillant, il suffit de le mettre en valeur. Je peux vous aider...

Cela dit, je lui demandai de me suivre dans la salle de bain. Là, je synchronisai mon cellulaire sur son haut-parleur et choisis une *playlist d'Elvis Presley*. Bénéficiant d'un bon éclairage, je l'invitai à s'asseoir devant la lumière. Sans rien dire, très délicatement, je retirai son chapeau, ce qui la fit légèrement sursauter. Probablement par réflexe, elle mit ses mains sur ses cheveux... Sûrement pour s'assurer que sa perruque reste bien en place.

Au son de *Suspicious minds*, je m'exécutai doucement. Je commençai par lui appliquer une petite poudre légèrement teintée. Sous la délicatesse du coup de pinceau, je la sentis se détendre.

— N'en mettez pas trop... Avec les rides et tout... J'ai passé l'âge de jouer les *Chanel*.

— Faites-moi confiance, madame Camille...

Une ombre à paupières pour agrandir son regard, un soupçon de mascara, un peu de roses sur ses joues pour faire ressortir son petit côté espiègle, puis une touche de rouge à lèvres. Je terminai mon œuvre en lui mettant les boucles d'oreilles en perles que Seb m'avait données quelques années avant notre séparation, trouvant qu'elles s'agençaient merveilleusement bien au pendentif qu'elle portait en permanence. Lorsque je replaçai son chapeau sur sa tête, elle sourit timidement...

— Levez-vous, accrochez-vous à mon bras et fermez les yeux. N'ayez pas peur, je vous guide jusqu'au

grand miroir... Tenez-vous bien droite, relevez le menton et à *go*, vous ouvrez les yeux.

— Ouf! Je ne suis pas certaine de vouloir voir ça... Je ne me maquille plus jamais.

— Un, deux, trois... *Go*! Ouvrez les yeux!

Madame Camille se fixa quelques secondes dans la glace, sans mot dire. Je n'étais plus certaine que de la maquiller, même légèrement, fut une bonne idée. Elle était vide d'expression. Se reconnaissait-elle? Se trouvait-elle belle? Pourquoi ne disait-elle rien? En avais-je trop mis? Je me sentais maintenant comme un imposteur dans sa vie. Elle s'approcha davantage du miroir pour scruter son visage, effleura les perles sur ses oreilles, tourna légèrement la tête à droite, s'observa, puis fronça les sourcils, pendant qu'incertaine, je me mordais les lèvres.

— Vous pouvez ajouter un peu de rouge sur mes lèvres, s'il vous plaît?

Mes épaules se relâchèrent. Elle en voulait davantage! J'étais soulagée. Au même moment, comme par magie, *Viva Las Vegas* résonna dans le haut-parleur. Du coup, nous avons éclaté de rire. Elle but sa dernière gorgée de brandy, je lui ajoutai un peu de rouge à lèvres et avant de descendre pour souper, elle exécuta quelques timides pas de danse. Elle avait dû beaucoup danser dans sa jeunesse. Me fiant à son amour pour *Elvis*, je supposai qu'elle devait jadis maîtriser l'art du *rock & roll*... Le grain de folie n'était pas bien loin.

Nous avons finalement passé la soirée au magnifique bar de l'hôtel qui surplombait les célèbres fontaines du *Bellagio*. Un orchestre composé de sept musiciens ajoutait à l'ambiance. Devant eux, sur le plancher de danse, les couples se balançaient au gré des mélodies. Madame Camille m'ayant laissée un instant seule pour se rendre à la

salle de bain, j'en profitai pour observer les amoureux. Il y avait belle lurette que j'avais dansé et embrassé... Tout comme il y avait belle lurette qu'on m'avait remarquée...

Madame Camille revint avec un bel homme beaucoup moins âgé qu'elle. Un grand blond aux cheveux légèrement frisés et très élégant. Un ami qu'elle disait ne pas avoir vu depuis longtemps. Elle fit les présentations et Andrew s'assit avec nous le temps d'un verre. Comme si les cartes étaient de mon côté, je sentais qu'il me regardait. Le fruit de mon imagination? Madame Camille me tendit un papier en me priant d'aller le porter au chanteur. Une demande spéciale? Du *Elvis*, j'en étais presque convaincue.

J'avais misé juste! Quelques minutes plus tard, *Love me tender* était harmonieusement interprétée. Il s'agissait sans aucun doute de sa chanson préférée. Andrew me sourit, puis se leva. Pendant une fraction de seconde, j'ai cru qu'il m'inviterait à danser. J'essuyai donc mes mains moites sur ma robe, lorsque je le vis se retourner vers madame Camille et lui tendre la main... Il l'avait choisie, elle.

Madame Camille avançait avec élégance en se tenant fermement au bras de son ami. Elle semblait si fière. Au milieu du plancher de danse, l'homme fit de sa partenaire la plus belle de la soirée. Il guidait ses pas avec une rare délicatesse. Quand il la faisait tourner doucement, le bas de sa longue jupe beige se déployait et tournait telle une robe de princesse. Je les pris en photo. Cette chère madame Camille était tout sourire et dégageait une sérénité que seuls les sages possèdent.

À la chanson suivante, ce fut mon tour. Sur les airs de *Sway*, Andrew et moi avons dansé un *cha cha* endiablé! Il me fixait du regard, tandis que je souriais à pleines dents.

Quand je manquais un pas, il s'ajustait à mon rythme et rattrapait la chorégraphie sans rien laisser paraître. Il me donnait l'impression de connaître cette danse comme si je l'exécutais tous les jours. Il avait le don pour me faire sentir bien... et belle. Ce moment tout en plaisir me rendit presque euphorique. Ce fut au tour de madame Camille de prendre des clichés. Et elle en prit plusieurs. Malheureusement, dès les dernières notes, Andrew dut partir. Quant à nous, fatiguées, nous sommes remontées à la suite.

Il ne fallut que quelques minutes pour que madame Camille s'endorme sur le sofa. Sans faire de bruit, je la recouvris de sa robe de chambre et je posai sa canne tout juste à côté, sur la table basse. Feignant de n'avoir rien vu, je laissai sa perruque, qui était tombée, sur le plancher. Pendant qu'elle demeurait immobile, je l'observai en me disant qu'elle semblait connaître Vegas comme le fond de sa poche ; elle y avait même des amis.

Avant d'éteindre la lumière, alors que je me trouvais seule dans mon lit, je regardais mes photos. Celles de moi avec Andrew étaient magnifiques. Madame Camille ayant la main un peu tremblante, certaines étaient un peu floues, mais quand même, les images témoignaient du plaisir que nous avions eu pendant la soirée. Je me refusais de les afficher sur *Facebook*, de peur que mes enfants n'approuvent pas. Mais les clichés de madame Camille trahissaient tellement sa joie, que je finis par choisir le plus beau, avant de le partager fièrement sur mon mur en prenant bien soin de la *taguer*. Je savais que pour elle, ce moment en avait été un de pur bonheur. Son sourire était radieux et son fils serait heureux de la voir ainsi. Elle me l'avait dit... le bonheur, c'est contagieux.

J'étais debout depuis quelques minutes et déjà, en préparation du concert de ce soir, les chansons de *Pitbull* jouaient dans le petit haut-parleur. Mon orange était pelée, mes rôties grillaient et j'étais en train de faire cuire mes œufs quand madame Camille me rejoignit à la cuisine. L'odeur de son déjeuner de la veille m'avait donné envie de me cuisiner la même chose. Elle s'assit au comptoir, puis demanda :

— Vous pourriez me servir un petit jus d'orange, s'il vous plaît ?

— Bien sûr, laissez-moi juste le temps de mettre du beurre sur mes rôties... Et voilà votre jus ! Je viens m'asseoir avec vous.

Dès que mon assiette fut déposée sur le comptoir, madame Camille se mit à la fixer. Sans même me le demander, elle prit une moitié de rôtie. À peine 8h00 et mes dents se serraient déjà...

— Ça me fait plaisir, madame Camille... Servez-vous ! lançai-je sarcastiquement.

— Je sais... Vous êtes gentille. Vous pourriez aller me chercher du beurre d'arachide, s'il vous plaît ?

— Oui, madame Camille ! Avec plaisir, madame Camil... Sauf qu'il n'y a pas de beurre d'arachide.

— Je sais... Pouvez-vous aller en chercher au restaurant d'en bas ?

— Vous n'êtes pas sérieuse ? Mon déjeuner est prêt ! Ce sera froid à mon retour et j'vais devoir le jeter !

— Non, non... ne vous en faites pas, Mylène. Je vais manger vos œufs. Il n'y aura aucun gaspillage.

— C'est assez, madame Camille ! Prenez mon déjeuner si vous le voulez, mais oubliez votre beurre d'ara-

chide! Hors de question que je descende pour un *cup* de beurre d'arachide! Vous jouez les bébés gâtés!

— D'accord... Vous n'aviez pas à me donner votre déjeuner, mais j'accepte. Vraiment très aimable... Merci!

Frustrée, je m'approchai du grand mur vitré. Madame Camille m'exaspérait! Les dents serrées, je regardais la vue en prenant de grandes inspirations par le nez. Au bout de quelques minutes, la pression redescendit tranquillement. Outre sur la *strip*, la vue, à partir de notre suite, s'étendait jusqu'aux montagnes... Tout avait l'air sec, aride. Je contemplais les hôtels plus grands que nature, les palmiers, les arrangements floraux luxuriants... Difficile de croire que nous nous trouvions dans le désert.

— Votre regard se perd au-delà des montagnes, Mylène... Vous aimeriez prendre l'air, aujourd'hui?

— Que voulez-vous dire?

— Nous pourrions aller faire un tour de voiture... Sortir de Vegas et aller voir la *Valley of fire*? Ce n'est pas très loin et la route pour s'y rendre est magnifique. Nous pouvons louer une voiture ici, à l'hôtel. Nous marcherons moins et nous serons plus en forme pour le concert de ce soir... Ça vous dit?

— J'aurais aimé voir le *Grand Canyon*, j'en rêve depuis si longtemps...

— Il est trop tard pour les excursions là-bas. Il faudrait un engin bien plus puissant pour s'y rendre à cette heure de la journée; même en avion, ça ne vaut plus la peine. Et honnêtement, ce n'est pas avec un aller-retour d'une journée dans le canyon que vous pourrez vraiment en apprécier la splendeur... Faites-moi confiance!

— Alors, si vous le dites, allons-y pour la *Valley of fire*!

Une fois prêtes, nous sommes descendues dans le *lobby* de l'hôtel. Assise dans son fauteuil roulant avec son grand chapeau blanc, madame Camille me fit signe de me diriger vers le restaurant.

— Amenez-moi au bout du comptoir, dans le coin derrière le buffet du déjeuner.

Sans trop comprendre et comme si j'avais lâché prise, j'exécutai ses ordres sans poser de questions. Une petite voix me disait qu'elle semblait louche. Je me mordais les joues, tandis que les questions se multipliaient dans ma tête. J'hésitais, mais avais-je vraiment le choix ?

— Maintenant, Mylène, placez-vous derrière moi, de façon à ce que personne ne me voie.

— Mais que faites-vous pour l'amour du ciel ?

— Chuuut ! On va attirer les regards...

Du coin de l'œil, je la surveillais tout en gardant mon air innocent pour ne pas attirer l'attention. N'ayant aucune idée de ce qu'elle manigançait, j'avais soudainement l'impression de tenir la vedette dans le film *Thelma et Louise* !²

— O.K., Mylène, on repart... Souriez et remerciez l'hôtesse.

Et nous sommes ressorties comme si de rien n'était.

— Yesss ! Nous avons réussi ! s'exclama-t-elle fièrement.

— Je ne comprends rien ! Qu'avons-nous réussi ? On aurait pu se faire prendre !

— Mais non, voyons... On n'arrête pas une vieille dame en fauteuil roulant.

Sur ces mots, elle me regarda avec ses petits yeux espiègles et son sourire de gamine. Ses mains, jusque-là

2. Film réalisé par Ridley Scott en 1991 et mettant en vedette Susan Sarandon et Geena Davis.

cachées dans son dos, exhibèrent une bouteille de vin et deux coupes.

— Voilà! On a ce qu'il faut pour nous rendre dans la *Valley of fire*...

— Mais madame Camille, c'est du vol, ça!

— Pas du tout, Mylène! Le vrai vol, ce sont eux, les hôteliers et les propriétaires de casinos qui le commettent... Ils volent notre jugement, notre raison et parfois même, nos valeurs. Ils sont sans scrupules et volent notre intégrité, notre façon de nous contrôler et de nous comporter. Ils vont parfois jusqu'à voler notre famille, nos amis, ceux qu'on aime... Clairement, ce sont eux les voleurs! me dit-elle d'un ton rempli d'amertume.

— Ouf! Vos propos sont lourds, ce matin... Ça va, madame Camille? On est à Las Vegas... Rien n'est banal, rappelez-vous...

— Regardez tous ces touristes qui tentent leur chance avec des machines programmées en leur défaveur. Les hôteliers ont pensé à tout pour les contrôler et les pousser à croire qu'ils vont remporter le gros lot... Avec tous ces bruits de sous qui tombent dans le réceptacle des machines gagnantes, ce sont eux qui nous font dépenser davantage en nous faisant espérer gagner le magot. Dix dollars de monnaie qui tombe sur du métal, ça fait le bruit du champion, ça donne l'envie de tenter sa chance, mais ce ne sont que dix dollars gagnés après combien de perdus? Ainsi, ils nous donnent l'espoir qu'au prochain tour, on gagnera peut-être enfin le gros lot, qu'un jour ce sera notre tour. Aussi, ce sont eux qui activent toutes ces lumières. Elles attirent notre regard sur ce qui brille, ce qui semble joyeux. Au fond, elles nous aveuglent. Ce sont eux, également, qui nous font passer des heures dans les casinos en modulant la température pour nous donner cette fausse impression

d'être en forme... Pour nous garder alertes et ainsi, éviter que nous nous fatiguions au point de quitter la salle. C'est sans compter l'absence de fenêtres et d'horloges, histoire de nous faire perdre la notion de temps. Et le temps est la plus grande des richesses, croyez-moi. En fin de compte, que leurs pratiques nous vident les poches, je n'en ai rien à foutre! Perdre de l'argent, ce n'est pas perdre l'essentiel. Par contre, quand ils nous croient naïfs et qu'ils jouent avec notre inconscient, ça, je n'accepterai jamais. Ce n'est pas une bouteille de rouge et deux verres *cheap* qui vont les ruiner. D'ailleurs, ils me le doivent bien! Dans la vie, si on se laisse aveugler par tous ces artifices, on ne fera pas grand-chose. Et on est à *sin city*, après tout! Ce qui se passe à Vegas reste normalement à Vegas, non? Enfin, c'est ce que tout le monde dit...

Ce qu'elle pouvait être spéciale, cette dame! Tantôt vulnérable, tantôt invincible... Tantôt blagueuse, tantôt moralisatrice... Toujours est-il que nous étions maintenant rendues au comptoir de location d'auto de l'hôtel. Madame Camille me demanda de m'en charger et de faire ajouter les frais sur la facture de la suite.

— Madame Camille, c'est fait! On part!

— Très heureuse... Allons-y!

— Et pas avec n'importe quelle voiture... Une *Camaro* décapotable!

— Une décapotable? Mais ça coûte combien, ça? Et... Mylène, je ne peux pas... Avec le vent, je vais perdre mon chapeau.

— O.K., madame Camille... On fait un pacte. Je publierai toutes les photos qui expriment mon bonheur sur *Facebook*, à la condition que vous enleviez votre chapeau.

— Je ne peux pas, Mylène, me répondit-elle en baissant les yeux.

— Madame Camille, je sais ce que vous vivez... J'ai vu... Sous vos chapeaux, vous étouffez votre joie de vivre. Tant que vous les portez, vous êtes forte et dès qu'il y a un risque qu'ils partent au vent ou qu'ils se mouillent dans la piscine, vous reculez. Ne venez-vous pas tout juste de me dire que dans la vie, si on se laisse aveugler par tous les artifices, on ne fera pas grand-chose? Et puis, ne vous inquiétez pas... Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas, n'est-ce pas?

— Pas toujours... me chuchota-t-elle presque.

— Allez, tout va bien aller...

L'air un peu désesparé, elle resta silencieuse. Lui demander d'enlever son chapeau, celui qui tient sa peruke bien en place, celui qui détourne l'attention, celui qui exprime une personnalité qu'elle n'a peut-être pas... ou qu'elle n'a peut-être plus... c'était trop pour cette dame. Déterminée à faire la route en décapotable avec elle, je la poussai dans son fauteuil jusqu'au passage occupé par les luxueuses boutiques du *Bellagio*. Nous avons rapidement visité *Dior* et *Versace*, pour finalement arrêter notre choix sur *Chanel*.

— Mylène, que faisons-nous ici? Je vous ai déjà dit que j'avais passé l'âge de jouer les *Chanel*...

Feignant de n'avoir rien entendu, je la conduisis au fond du magasin, à l'abri des regards indiscrets. Je balayai les présentoirs du regard, histoire de trouver l'article qui saurait mettre madame Camille en valeur. Ses yeux espiègles, ses joues rosies, son sourire taquin... Je finis par dénicher un magnifique fichu blanc et noir, très long. Je le dépliai, puis le scrutai sous tous les angles. Il était parfait. Je me penchai donc devant ma compagne pour qu'elle constate la sincérité qui se lisait dans mes yeux. Je plongeai mon regard dans le sien, lui souris et dis :

— Faites-moi confiance... Je vous jure que ça fonctionnera... Fermez les yeux...

Malgré mon air confiant, sa vulnérabilité et sa docilité m'ébranlaient. J'avais pourtant une parcelle d'instinct, à l'intérieur, qui me disait que je faisais la bonne chose. Je m'attachais à cette vieille dame... Je ne voulais pas lui faire mal ni l'effrayer. J'essayais de me mettre à sa place. S'il s'agissait de moi, comment réagirais-je ? Dans ma tête, les mots « respect de la dignité » m'apparaissaient comme essentiels. Dans mon cœur, « douceur, beauté, finesse, complicité, charme, estime et amitié » s'amalgameaient comme les sept couleurs qui donnent tant de beauté à l'arc-en-ciel.

Émue, mes mains étaient un peu moites. Sans mot dire, j'enlevai son chapeau et retirai délicatement sa perruque. Du coup, elle se tendit. Pour la calmer, je me contentai de lui chuchoter un simple « chuut... » Je ne pouvais faire mieux. Ma gorge était nouée et aucun autre mot ne pouvait sortir. Sentant son crâne dénudé, les yeux de madame Camille s'emplirent de larmes. Une première coula sur sa joue, puis une autre... J'avais l'impression de recevoir un coup de fouet en plein cœur. Ça me tordait en dedans. Ses lèvres pincées, son menton tremblant, elle restait silencieuse, comme si elle venait soudainement de perdre tous ses moyens, toute sa confiance, tout ce qu'elle était. J'espérais faire la bonne chose. Tremblante, je me retenais pour ne pas pleurer à mon tour.

« Et si c'était ma mère... ferais-je la même chose ? », me questionnai-je. Après avoir expiré le doute hors de mes poumons, mon cœur me répondit : « Oui... Oui, je ferais la même chose... Avec amour et délicatesse, comme je le fais régulièrement pour ma Fredou quand je lisse ses cheveux. » Au fond, je me fous un peu de sa chevelure. Je

veux qu'elle se trouve juste assez belle pour avoir envie de se tenir les épaules droites, le menton relevé... Deux armes essentielles pour affronter la vie. Comme si la confiance et l'estime des femmes prenaient naissance sur leur tête, alors que ce n'est pas sur, mais bien dans la tête que ça se passe... Peu importe la coiffe ou la chevelure.

Devant le miroir, debout derrière madame Camille, je posai mes mains sur ses épaules et, pendant quelques secondes, nous nous sommes regardées dans la glace. Je lui souris discrètement, puis elle hocha timidement la tête en me regardant, avant de fermer les yeux. En silence, elle me signifia qu'elle approuvait mon initiative. Autant elle savait me déstabiliser, autant elle savait me faire comprendre le pourquoi de mes gestes.

J'enroulai l'élégant fichu sur sa tête en prenant soin de lui faire un solide nœud derrière la nuque. Son crâne dégarni bien couvert, j'étais convaincue qu'ainsi noué, le tissu ne risquait pas de partir au vent. Je déposai ce qui pendait au bout du nœud sur l'épaule de madame Camille, de façon à ce qu'il descende sur sa poitrine à la manière d'une longue natte soyeuse. Je lui enduis ensuite les lèvres du petit rose pâle laissé au fond de mon sac à main... Le même rose que ses joues. Elle était une très belle dame... Vraiment. Je souriais en la regardant. Satisfaite, j'étais à la fois fébrile et inquiète à l'idée qu'elle se voit.

— À *go*, vous ouvrez les yeux... *Go!*

Elle prit quelques secondes avant de soulever les paupières. Quand ce fut fait, elle se regarda sans afficher la moindre expression. Son silence m'était insupportable. Je respirais calmement pour gérer ce moment d'incertitude qui faisait battre mon cœur plus vite. Du bout des doigts, elle toucha la partie du fichu qui pendait sur son épaule. Que pensait-elle? Ce *look* lui rappelait-il celui de sa jeu-

nesse? Puis, elle déposa ses mains sur sa tête, comme si elle était confrontée à cette image pour la première fois. Elle ne pouvait plus se cacher, faire semblant, ignorer. Sa réaction tardait à venir. Elle porta ses mains à son visage et éclata en sanglots. Ne sachant plus quoi penser, quoi dire ou quoi faire, je fis quelques pas vers l'arrière. Réalisant que j'avais gaffé, je portai ma main sur ma bouche, dépassée par la réaction de la pauvre dame. J'étais allée trop loin, et je le regrettais...

Le temps d'évacuer ses émotions, madame Camille finit par se ressaisir. Elle essuya une dernière larme, se moucha, puis se pencha vers l'avant pour s'observer de plus près. Après quelques instants, elle redressa ses épaules et releva son menton. Elle prit quelques profondes inspirations et me regarda à travers la glace. Lorsque je la vis effectuer un hochement de tête à peine perceptible, ce fut à mon tour d'inspirer longuement, pour ensuite expirer tous mes conflits intérieurs des dernières minutes. Son regard s'illumina... J'avais réussi.

— Mylène... Vous saviez pour mon can...

— Oui, je sais depuis la première soirée que nous avons passée ici...

— C'est si difficile de se voir ainsi... L'âge, la maladie... Ni les crèmes ni le *Botox* ne peuvent empêcher le temps de faire son œuvre. Nous sommes chez *Chanel*... Cette dame, Coco, est un symbole de force et de féminité. Je me sens tout le contraire, ce matin... Ou plutôt, je me sentais tout le contraire. Ça va un peu mieux, maintenant. Qu'aimeriez-vous avoir? Je parle d'un vrai cadeau, cette fois-ci. Choisissez... Je vous l'offre.

Je zieutais la boutique remplie d'articles hors de prix... des trucs classiques, magnifiques, mais dont je

n'avais nul besoin, et qui m'apporteraient quoi de plus dans ma vie? Des artifices... Ceux qui rendent aveugle? Je me mordais nerveusement les joues devant tout cet attirail.

— Madame Camille, ce n'est pas nécessaire...

— J'insiste. Et cessez de vous mordre les joues...

Ça provoque des ridules et pour une femme de votre âge, vous en avez déjà amplement. Une petite crème, peut-être?

Ah! Ce qu'elle pouvait être désagréable! J'ignorai son dernier commentaire, sachant que la dernière heure fut riche en émotions. Alors qu'elle se parfumait avec les échantillons étalés sur le comptoir, je me dirigeai au fond de la boutique. Avec l'élastique noué à mon poignet, je remontai mes cheveux et me regardai dans le miroir. À mon tour, je versai une larme, puis une deuxième. Dans cette ville où règnent la démesure et le manque de scrupules, même les meilleurs joueurs savent que la vie n'est pas toujours un jeu. Malgré les artifices, je choisis quelque chose qui me ressemblait. Qui NOUS ressemblait...

À mon retour au comptoir de parfums, quelle ne fut pas la surprise de madame Camille lorsqu'elle m'aperçut. Comme elle, j'avais enroulé un long fichu blanc et rose autour de ma tête, en prenant soin de cacher tous mes cheveux. C'était symbolique. Nous faisons équipe pour gagner ce combat. Face à face, nous nous sommes prises par les mains tout en échangeant un sourire complice.

Il était presque onze heures quand nous avons enfin pris place dans la voiture. Il fallut laisser le fauteuil roulant à l'hôtel puisque le coffre était trop petit pour le transporter. Avant même de partir avec notre *Camaro* jaune décapotable, madame Camille synchronisa son téléphone avec la radio et choisit d'écouter *Pitbull*. Alors que nous

roulions tranquillement sur la *strip*, où la circulation était déjà dense, elle envoya un ou quelques textos. À qui ? Je l'ignore. Tout ce que je voyais se limitait à ses lèvres qui chantaient : « *I know you want me, you know I want you...* » Je ne pouvais que sourire...

Avant de sortir de la ville, elle me fit signe d'entrer dans un stationnement situé au centre du boulevard. Il s'y trouvait des dizaines de touristes équipés de leur appareil photo. Plusieurs faisaient la file. Et pour cause, puisque nous étions tout juste devant la véritable et mythique affiche « *Welcome to fabulous Las Vegas* » ! Celle-là était bien plus magique que celle imprimée sur la culotte du bikini ! Vu la file d'attente, la chaleur écrasante et le soleil de plomb, je proposai à madame Camille de passer outre la photo, mais elle y tenait... vraiment.

Orgueilleuse, elle marchait bien droite avec sa canne. Sans fauteuil roulant, les gens nous remarquaient à peine. Pourtant, avec nos foulards *Chanel*, nous avions de la gueule ! Nous avons donc pris place dans la file, avec l'espoir d'obtenir notre photo. Sous l'intense chaleur, je voyais bien que madame Camille se fatiguait rapidement. Aussi, je me suis rendue en tête de file pour demander aux gens qui s'y trouvaient s'il était possible de nous laisser passer devant eux. La réponse étant non, je demandai ensuite aux deuxièmes, puis aux troisièmes... Personne ne voulait nous laisser passer ! Je retournai donc auprès de madame Camille en affichant un air désolé.

— Madame Camille, si vous tenez vraiment à cette photo, je vais vous demander quelque chose de très difficile... Nous allons enlever votre fichu.

— Non, Mylène. Je ne veux pas me voir ainsi sur une photo...

— Je sais, mais je vais m'organiser pour que vous vous aimiez. Vous me faites confiance, non ? Ça me rendrait très triste d'apprendre le contraire...

Je savais qu'avec ces mots, je jouais à son petit jeu... Celui auquel elle se livrait avec moi depuis le début du voyage. Elle m'adressa un regard approbateur puis ferma les yeux, comme si elle abandonnait tranquillement la bataille. Je retirai délicatement son fichu et le lui enroulai autour du cou de façon bien stylée.

— Maintenant, madame Camille, vous allez vous recourber davantage sur votre canne et vous forcer pour faire pitié...

— Mais Mylène, ce n'est pas bien de faire ça.

— Hey ! Vous avez volé une bouteille de vin ! Allez ! On ne se laissera pas arrêter par cet obstacle ! Et ce n'est pas un chapeau, une perruque ou un fichu qui doit vous définir ! Je commence à vous connaître, vous savez, et je n'ai aucune pitié. Je sais que vous êtes parfaitement capable de manipuler les gens pour parvenir à vos fins. J'oserais même dire que ça vous amuse ! Je vous suis... Allez hop... en avant !

À mon commandement, madame Camille s'avança dans la file en s'efforçant d'attirer la pitié des gens et en marmonnant de timides : « *Excuse me, sir... Excuse me, ma'am...* » Et le stratagème fonctionna ! « J'aurais dû devenir comédienne », blagua-t-elle suite à son numéro.

Après quoi, je remis mon cellulaire à un touriste et lui demandai de prendre quelques photos de nous sans nécessairement attendre la bonne posture ou le sourire parfait...

Fière d'avoir berné tous ces gens, madame Camille se redressa et m'imposa un fier *high five*. C'était le premier cliché. Puis, placée derrière elle, je cachai ses yeux avec

mes mains et penchai ma tête à côté de la sienne. «Sortez la langue!», lui ordonnai-je. Bien qu'elle ne voyait rien, madame Camille grimaça et rit de bon cœur. C'était le deuxième cliché. Finalement, nous avons laissé pendre nos fichus sur nos têtes avant de joindre nos mains comme le font les bonnes sœurs. C'était la troisième photo. Les gens qui nous regardaient se mirent tous à applaudir! Spontanément, je serrai madame Camille dans mes bras. Au creux de mon épaule, j'entendis un sincère: «Merci, Mylène... Merci beaucoup...» C'était la quatrième photo.

Après avoir remis nos fichus et avant même de quitter le stationnement, madame Camille et moi avons pris le temps de regarder les clichés. Si je les trouvai superbes, elle, moins. Elle sourit tout de même. Quand je lui signifiai que je les publierais sur *Facebook*, elle refusa catégoriquement. Malgré nos sourires et nos folies, je pouvais comprendre. À sa place, j'aurais probablement aussi refusé de m'afficher sans cheveux.

Dans la voiture, alors que nous roulions vers la *Valley of fire*, nous nous préparions en vue de notre soirée. Le volume était au maximum et nous chantions! L'aridité du désert, jumelée à la couleur rouge feu des montagnes parsemées d'arbustes secs et de cactus, agrémentaient le trajet qui nous conduisait vers une destination qui m'était inconnue. La route était sinueuse et semblait sans fin. Nous roulions dans le parc national, où des dizaines de touristes partaient en randonnée dans les différents sentiers prenant naissance en bordure de la route. Je me demandais bien quel agrément nous y trouverions, étant donné que madame Camille ne pouvait marcher très longtemps. Il était passé 14h00 quand avons finalement garé la voiture. Une fois hors de celle-ci, je regardai le paysage et ciblai les sentiers...

— Nous allons prendre ce sentier, décida madame Camille.

— Mais... Vous ne trou...

— Aidez-moi, Mylène, nous y arriverons. Il n'est pas très long et je le connais bien. N'oubliez pas la bouteille de rouge...

De peine et de misère, j'aidai madame Camille à garder son équilibre et à lever les jambes pour franchir les obstacles, non sans prendre quelques minutes ici et là pour nous reposer à l'ombre des rochers. À voir les nombreux randonneurs qui nous dépassaient, je croyais que nous n'y arriverions jamais. «La vitesse n'est qu'un détail. L'important, c'est de garder le focus et de toujours avancer, un pas à la fois...», m'indiqua madame Camille. Une centaine de mètres plus loin, nous y étions.

— Là, voilà! Vous voyez la grosse roche plate? C'est la meilleure place! Nous serons aux premières loges. Elle est parfaite pour prendre un verre.

Une fois assises toutes les deux, elle sortit une coupe, puis dit :

— Ouvrez la bouteille, s'il vous plaît, mes mains ne sont plus assez fortes.

Elle me tendit ensuite sa coupe, que je remplis.

— Vous pouvez me donner la deuxième coupe à côté de vous, madame Camille?

— Oh! Bien sûr! Vous buvez quoi, vous?

Comprenant qu'elle comptait garder toute la bouteille pour elle, je ressentis soudainement de la colère envers cette femme qui savait se montrer à la fois si généreuse et si égoïste. J'avais beau la fusiller du regard, ses yeux ne semblaient plus me voir. Son attention se perdait par-dessus mon épaule, comme si je n'existais plus. La voyant fixer le paysage derrière moi, j'avais envie de la

foutre là et de partir ! Je respirai profondément, sachant pertinemment que je ne pouvais pas l'abandonner. Puis, d'un coup de menton vers l'avant, elle m'invita à contempler la vue. Frustrée, je me retournai non pas pour admirer le décor, mais bien pour ne plus la voir.

Contre toute attente, mon souffle se coupa subitement et en un instant, mes muscles se décontractèrent. Je sentis mon cœur se gonfler comme s'il voulait emmagasiner la splendeur du décor. Madame Camille savait précisément où elle m'avait emmenée et à quelle heure il fallait y être. Elle n'en était pas à sa première visite. Le soleil, qui commençait à baisser, orientait ses rayons sur les murs des gigantesques falaises qui se dressaient devant nous. Je comprenais maintenant pourquoi on appelait cette région la *Valley of fire*... Le soleil surplombant le sol rougeâtre du désert nous offrait l'un des plus beaux spectacles qu'il m'ait été permis de voir. J'étais sans mot. C'est à ce moment que je sentis les doigts fragiles de madame Camille me taper l'épaule. En me retournant, je vis qu'elle me tendait une coupe de vin.

— Merci... lui dis-je sèchement.

— Chut... me chuchota-t-elle en me commandant, avec son index, de me retourner à nouveau vers le chef-d'œuvre que le ciel nous offrait.

Alors qu'elle se faisait silencieuse, je voyais quelques larmes perler dans ses yeux. Elle semblait émue... Nostalgique, peut-être ? L'heure ne se prêtait pas à la discussion, mais à la contemplation. Après de longues minutes, à sa demande, nous avons fait un *selfie* avec ce paysage en arrière-plan. Madame Camille voulait absolument qu'on voie sa coupe de vin sur la photo. Elle exhiba le plus merveilleux sourire que j'avais vu d'elle jusque-là. Les larmes

qui avaient coulé sur ses joues quelques minutes auparavant semblaient n'avoir jamais existé.

— Pourquoi essayer d'avoir l'air plus heureuse que vous ne l'êtes en réalité, madame Camille ?

— Ce que vous êtes rabat-joie, Mylène ! On ne parle pas de ma réalité, ici, on parle du moment. Et en ce moment, je suis heureuse. Allez ! Prenez la photo pendant que c'est le bon moment ! Après, on ne sait pas ce que la vie nous réservera.

Elle avait très certainement atteint l'âge de la sagesse. Le soleil illuminait notre regard. Fichus sur nos têtes, étincelles dans les yeux, sourires exprimant notre béatitude, la photo était parfaite.

Quelques minutes plus tard, comme par magie, Andrew, le vieil ami de madame Camille, arriva. C'était à lui qu'elle avait envoyé un texto plus tôt dans la journée. Elle avait donc tout prévu. Il l'a pris dans ses bras pour franchir les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de la voiture et l'y déposa. Le temps de ranger le sac dans le coffre, madame Camille avait tourné la clé et mis sa musique. On pouvait entendre *Elvis Presley* interprétant *Are you lonesome tonight*.

— Mylène, dansez avec Andrew, s'il vous plaît.

— Quoi ? Danser ? Ici, à côté de la voiture ? Voyons !

— Non, pas à côté. Devant... juste là... Je verrai mieux...

Puis elle monta le volume. Andrew, qui parlait un peu le français, avait compris. Il me sourit, me prit par la main et me serra contre lui. Alors que nous nous balançons au rythme de la musique, il me faisait tourner doucement tout en chantant dans mon oreille. Il me disait combien j'étais belle et me regardait avec admiration. Me laissant charmer par son accent, j'avais l'impression de

flotter. Même si je l'avais voulu, j'aurais été incapable de réprimer un sourire. À travers le pare-brise, madame Camille ne manqua pas de prendre quelques photos.

Elle avait vraiment tout prévu... Quelqu'un était même venu reconduire Andrew dans le parc afin qu'il puisse conduire notre voiture durant le trajet du retour...

— Madame Camille, j'aurais pu conduire, voyons ! Ce n'était pas nécessaire de déranger votre ami pour ça !

— Oui, vous auriez pu effectivement conduire. Mais pendant l'allée, vous aviez les yeux rivés sur la route, ce qui fait que vous n'avez pas pu apprécier le paysage autant que vous auriez dû le faire. Durant le retour, vous pourrez admirer le coucher du soleil sur le désert... Vous n'aurez jamais rien vu de tel. Et s'il vous plaît, mettez les dernières photos de vous sur *Facebook* et...

— Madame Camille, je ne veux pas afficher des photos de moi en train de danser avec un autre homme... Mes enfants...

— Et puis après ? Un moment de bonheur avec un ami... homme ou femme... on veut l'immortaliser ! Et n'oubliez pas de m'identifier sur vos photos.

— O.K., alors. Mais on s'en tient au pacte de ce matin. J'afficherai les photos que vous voulez, à condition que je puisse afficher celles que moi je désire, incluant celles où on vous voit sans votre fichu. *Deal* ?

— Mylène, je ne veux pas... Mon fils...

— Eh bien voilà ! Tout ce que vous me dites depuis deux jours se concrétise ici. Il faut partager nos moments de bonheur puisque c'est contagieux et malgré les obstacles, il ne faut pas s'empêcher d'avancer... Vrai ? Alors peu importe votre cancer, la perte de cet homme qu'on aperçoit sur l'étui de votre cellulaire, ma séparation ou mes préoccupations avec mes enfants, ne serait-il pas à

propos de montrer que malgré les obstacles, on peut quand même vivre des moments de bonheur? Qu'avez-vous à dire pour votre défense?

— Je ne suis pas prête à me montrer ainsi, et vous n'êtes pas prête à vous afficher au bras d'un homme non plus. D'accord... Ne partagez que la photo prise dans la vallée, celle où nous tenons chacune notre verre de vin.

— *Deal!*

Je m'assis sur la banquette arrière et partageai la photo sur *Facebook* en quelques secondes. Tout au long du retour, je savourai le paysage. Ce fut une longue journée et je sentais bien que madame Camille était fatiguée. Elle fit d'ailleurs une sieste dans la voiture, pendant qu'Andrew lui caressait la main une fois de temps en temps. Parfois, il me regardait par le rétroviseur. J'étais flattée.

Le soir venu, après avoir mangé une bouchée dans la suite et nous être mises sur notre trente-six, nous nous sommes rendues au *Hard Rock Café*, là où le concert de *Pitbull* devait débiter à 22h00. Il était presque 21h30 et il ne faisait aucun doute que madame Camille était fatiguée. Malgré tout, elle gardait le sourire.

En passant près du bar du casino, j'aperçus Max! Voyant qu'il était seul, je pris une minute pour le saluer; ce que le monde peut être petit! Je pensai brièvement qu'il aurait été plus agréable d'aller au concert avec lui, madame Camille ne faisant clairement pas partie du public ciblé par *Pitbull*. Mais bon... Max me demanda si je souhaitais prendre un verre avec lui après le concert, en me précisant qu'il m'attendrait à cet endroit. Avant même que je puisse placer un mot et ignorant totalement mon intention, madame Camille lui répondit que j'y serais sans faute! J'avais l'impression d'avoir quinze ans.

En entrant dans la grande salle de spectacle, je me sentis soudainement désemparée. Nos sièges étaient situés très haut et l'accès en fauteuil roulant était impossible. Déjà que je savais que madame Camille était fatiguée, je ne pouvais lui imposer l'effort de monter si haut. Découragée, je posai mon regard sur elle.

— Mylène, ce n'est rien... Suivez-moi.

Cherchant une solution, nous nous sommes dirigées vers un placier. Après avoir discuté avec lui et discrètement glissé un billet de cent dollars dans le creux de sa main, madame Camille obtint de lui qu'il nous guide vers un espace plus adapté... soit la première rangée ! J'avais le premier siège sur le côté, celui qu'occupe habituellement le placier pendant les spectacles. Pour sa part, madame Camille prit place avec son fauteuil dans l'allée, tout juste à côté de moi. Le concert venait à peine de commencer qu'elle quitta pour se rendre à la salle de bain. Cinq minutes, puis dix minutes s'écoulèrent sans qu'elle ne revienne. Je commençais à m'inquiéter.

Au moment où je m'apprêtais à aller la rejoindre, voilà qu'au bout de l'allée, j'aperçus le fauteuil roulant qui s'approchait... Elle revenait enfin ! Madame Camille ? Non... Max ? Eh oui... Max ! Assis dans le fauteuil roulant, il se positionna à côté de moi, puis m'expliqua rapidement au creux de l'oreille que madame Camille lui avait offert son billet et son fauteuil moyennant la place qu'il occupait au bar. Elle nous y attendrait. Le bruit, la glace sèche, les effets spéciaux, les vulgarités... Elle avait beau être forte, son état de santé et son âge la rattrapaient.

Le concert fut génial ! *Pitbull* était énergique, ses rythmes endiablés et ses danseuses on ne peut plus *sexy* ! Les gens dansaient devant leur siège, le *party* avait levé ! Max et moi avons beaucoup de plaisir ! Nous dansions, lui

plus timidement puisqu'il devait feindre d'être handicapé. Aussi, nous nous déhanchions... D'abord en solo, puis à deux. Parfois un clin d'œil par-ci, un coup de hanche par-là... L'ambiance de fête aidant, c'est sans gêne que nous faisons des folies ! À la fin du concert, alors que nous étions presque les derniers à sortir de la salle, un technicien vint nous voir.

— *S'cuse me... Would you like a picture with Pit-bull?* nous demanda-t-il.

— *What? This is a joke?* répondis-je.

— *No, sometimes, when he sees a person in a wheelchair in a concert, he does that.*

Et quelques minutes plus tard, nous nous retrouvions dans les coulisses avec la star ! Nous avons à peine eu le temps de prendre une photo avec lui, une minute tout au plus, mais ce fut tout de même un moment surréel ! Je ne pouvais croire ce que je vivais. Tellement, que je dus demander à Max de me pincer. Quand le chanteur m'adressa la parole, j'en perdis mon anglais ! Je bafouillais ! C'est Marjo qui allait m'envier ! Tout excitée, je me mourais de raconter cette aventure à madame Camille, que nous nous sommes empressés d'aller rejoindre.

Une fois au bar, Max nous commanda un verre. Tout en souriant, il m'écoutait relater notre histoire. Il ne faisait aucun doute qu'il trouvait charmants mon enthousiasme, ma candeur. De son côté, madame Camille affirma qu'il s'agissait de son meilleur coup du voyage. Quand je lui montrai la fameuse photo, elle afficha un beau grand sourire, puis me prit par la main en me disant à quel point elle était heureuse pour moi. Ensuite, le plus sérieusement du monde, comme si l'heure était grave, elle m'ordonna de publier cette photo sur mon mur et d'adresser une demande d'amitié à Max.

— Quand vous serez amis, précisa-t-elle, n'oubliez pas de le *tagger* sur la photo. Vous êtes magnifiques, tous les deux !

L'instant d'après, je partageais la photo. Cette fois-ci, à l'instar de plusieurs adeptes des réseaux sociaux, j'étais certaine d'épater la galerie. Après quoi, madame Camille insista pour que je prenne un verre avec Max, pendant qu'elle regagnerait notre hôtel en taxi. Max et moi étions d'accord avec ce plan. Après une heure de bavardage, à notre tour, nous quitions en marchant. Alors que je m'apprêtais à le laisser au Paris et que nous nous trouvions sous la tour Eiffel, Max m'embrassa... sur les joues. Bien que ce n'était pas tout à fait ce que je souhaitais avant mon départ de Montréal, ça me satisfaisait pleinement. Le cœur léger après cette magnifique journée, je traversai la *strip* en souriant, puis retournai au *Bellagio*.

Plus tard, dans mon lit, alors que je consultais mon fil d'actualité, je voyais, sous mes photos, des *j'aime*, des *waow* et quelques commentaires, dont celui écrit par Fredou sous la photo montrant madame Camille et moi dans la *Valley of fire*. «Je veux une photo comme ça avec toi quand tu seras vieille, maman. Trop belles!» Puis, sous la photo prise avec *Pitbull*, Lucas avait commenté : «Trop *cool* ! C'est qui le mec sur la photo ? Il connaît *Pitbull* ? Trop *hot* ! » Finalement, Marjo avait écrit : *Je vous aimez xx* avec un *s*. Ce soir, contrairement à l'habitude, il ne me donnait pas de boutons. Son *je vous aimez* était sincère et le *s* n'était qu'au fond un détail.

Dernière journée à Las Vegas. Comme c'est souvent mon cas, ce n'est qu'à la fin que j'apprécie pleinement mon séjour. Loin d'être le voyage de filles que j'avais d'abord imaginé, ce matin-là, je réalisais que madame Camille était le guide dont j'avais besoin pour découvrir Las Vegas autrement.

Comme lors des deux matins précédents, je me levai plus tôt qu'elle. Contrairement à mon habitude, je ne bus pas de café. Malgré l'heure tardive à laquelle je m'étais couchée, je me sentais bien en forme. Peut-être que le fait d'avoir passé une soirée avec un homme, même s'il ne représentait qu'un ami de passage, un de ceux qui ne mériteraient probablement que le titre d'ami *Facebook*, je me sentais l'âme joyeuse et pleine d'énergie.

Je me préparai en vitesse, enfilai mes cuissards et ma petite tunique blanche à pois noirs, puis passai outre l'étape du maquillage. D'un genre un peu désordonné, je ne trouvais plus ma trousse et je ne voulais pas perdre une minute. Madame Camille se lèverait sous peu. De toute façon, elle-même ne se maquillait pas tous les jours et malgré tout, elle était magnifique. Avec une trentaine d'années en moins, je ne devais pas paraître si mal... Je me rendis au buffet, en bas de l'hôtel, pour lui prendre un *cup* de beurre d'arachide. À mon retour, je l'entendais faire sa toilette matinale dans la salle de bain.

Je déposai nos verres de jus d'orange et le *cup* de beurre d'arachide sur le comptoir, et plaçai ses médicaments juste à côté. Ceci fait, je coupai le pain et commençai à faire cuire nos œufs. Pour elle, comme elle l'aimait, juste les blancs...

— Bon matin, Mylène. Vous pouvez nouer mon fichu comme vous l'avez fait hier? Avec cette chaleur, je serai plus confortable ainsi.

Je me retournai pour satisfaire sa demande, contente de voir qu'elle semblait plus en forme que la veille. Alors que je me tenais face à elle pour placer son fichu, elle renchérit en disant :

— Ho là là... Vous auriez peut-être dû terminer la soirée au lit avec ce beau Max. Vous auriez meilleure mine, ce matin! Vous êtes toute cernée... C'est horrible! Vous devriez vous maquiller... Mettre au moins un peu de rose sur vos joues ; comme moi!

— Merci beaucoup, madame Camille. Oui, moi aussi je vais bien... Ça me fait plaisir que vous me demandiez comment je vais ce matin. Et ne vous inquiétez pas pour ma vie sexuelle, vous risqueriez de perdre votre temps. Coucher à droite et à gauche, ça ne me ressemble pas! Et à ce que je vois, vous avez bien camouflé vos cernes... Avec mon maquillage, je suppose?

— Oh... ne m'en tenez pas rigueur. J'aime bien vos poudres et vos fards à joues... J'ai reçu une carte-cadeau de vingt dollars, récemment, à la pharmacie et je n'y vais jamais. Je vous la donnerai. Ainsi, vous pourrez acheter du nouveau maquillage.

— Trop généreux de votre part... Et d'ici là?

— Vous ne passerez quand même pas la journée si collée à mon visage... Dommage que le ciel semble vouloir se couvrir, vous auriez pu porter vos verres fumés. Alors, vous êtes prête? On y va?

— On va où? C'est que je suis allée vous chercher du beurre d'arachide au restaurant d'en bas et que notre déjeuner est presque prêt.

— Vous pouvez m'aider avec mes *Converse*, s'il vous plaît ?

Et voilà ! Résignée, je soupirai. C'était parti pour une troisième journée à l'image des deux précédentes. Un peu comme je l'avais appris avec mes enfants, il y a parfois certaines batailles que nous avons intérêt à abandonner. Au fond, il ne me restait qu'une trentaine d'heures à endurer les caprices de madame Camille. Je me laissai donc diriger. Après m'être fait indiquer le chemin, je poussai son fauteuil roulant jusqu'au *Venetian*. Sur le trottoir, des traces de cocktails renversés, des dégueulis d'enivrés et des cartes de prostituées trahissaient l'esprit qui régnait la nuit à Las Vegas.

Dès notre entrée dans l'hôtel, nous avions l'impression d'être ailleurs. Des paroles de chansons en italien étaient inscrites sur les murs et madame Camille, qui avait déjà vu mes œuvres artistiques, prit soin de me mentionner que j'avais une bien plus belle main d'écriture. Les plafonds peints bleus et parsemés de nuages nous faisaient oublier que dehors, le temps se couvrait. Madame Camille m'indiqua d'ailleurs que c'était sûrement mon jour de chance puisque dans cette ville, on dit qu'il ne pleut que trois jours par année. « Si vous réussissez à visiter Las Vegas sous les nuages, tentez votre chance, c'est un bon présage », me dit-elle.

Avec son architecture, sa musique d'ambiance composée de mélodies italiennes et les boutiques de masques rappelant la *comedia del arte*, le *Venetian* nous donnait l'impression de nous balader à Venise. Puis vint le centre d'attention : le *Grande Canal*, ce cours d'eau sur lequel tout le monde rêve de voguer en gondole. Comme il était malheureusement encore trop tôt pour y faire un tour, je signifiai à madame Camille que je trouvais dommage de

ne pas pouvoir en profiter. Après m'avoir fait signe d'attendre, elle se dirigea vers un gondolier qui sirotait son *espresso* en préparant sa journée. Connaissant madame Camille, je me doutais bien qu'elle le soudoyerait pour que nous puissions profiter d'une gondole avant l'heure d'ouverture.

— Voilà, c'est fait! me lança-t-elle une fois revenue.

— On y va? Je savais bien que vous alliez soudoyer ce gondolier. Vous êtes trop *hot*, madame Camille!

— Voyons, Mylène! Soudoyer? Voilà une immoralité à laquelle je refuse d'être associée! J'ai plutôt réservé le grand tour pour 19h00 ce soir. Cessez de perdre votre temps à regarder les vitrines, j'ai faim!

Puis, après avoir parcouru quelques allées, nous avons abouti sur la terrasse intérieure d'un resto sur la fausse *piazza San Marco*. Madame Camille ne commanda que des rôties et moi, mes œufs! Déjà, les comédiens arrivaient pour ajouter de l'ambiance à cette grande place digne des plus belles cartes postales. Les gondoliers se présentaient un à un avec leurs pantalons noirs, leurs chandails blancs lignés bleu et leurs chapeaux. Quelques minutes plus tard, le serveur déposa nos assiettes.

— *Would you like anything else? Coffee, peanut butter?*

— *No thank you sir! I hate peanut butter!* Et vous, Mylène? Encore un peu de café?

— Vous n'aimez pas le beurre d'arachide?

— Pire! Je le déteste! Pourquoi pensez-vous que je n'en ai pas acheté à l'épicerie? Je ne dépense jamais pour quelque chose que je n'aime pas!

Sans précédent! Madame Camille était... Je n'avais aucun mot pour la décrire. Bien au-delà d'une vieille ra-

dine ou d'une vieille chipie, elle était une vieille folle ! Mais j'aimais bien sa folie.

En sortant de l'hôtel, elle héla un taxi avec sa canne. Chaque fois qu'un chauffeur passait devant nous et nous ignorait, elle lui criait des injures !

— Madame Camille ! Arrêtez, c'est gênant !

— Peut-être pour vous, mais moi, ça me fait grand bien ! Et puis, je jure en français, personne ne comprend...

— Vous pourriez être surprise... Il y a certainement des touristes qui parlent français. Et peut-être même certains Américains... Comme votre ami Andrew. Je ne sais pas où il a appris notre langue, mais il baragouine quelques mots. Et jurer... ça ne vous ressemble pas. Vous avez plus de classe que ça, habituellement.

En entendant ces mots, tel que je l'avais prévu, elle se tue. Je souris discrètement, fière de mon coup. Un taxi s'arrêta finalement, puis à son bord, nous avons roulé sur quelques kilomètres, en direction du vieux Vegas.

Sur le boulevard, les fameuses *wedding chapels* se succédaient. Il y en avait des blanches, des roses, des coquettes et des mal entretenues. Il y en avait même une de style commande à l'auto, qui s'appelait : «*Say I do wedding drive-thru*». Puis, tout juste avant le feu de circulation, nous en avons vu une petite de couleur bleu poudre avec un clocher blanc, devant laquelle un couple attendait. Voyant cela, madame Camille ordonna au chauffeur d'arrêter la voiture.

— Mylène, vous pouvez aller demander à ce couple s'ils attendent pour se marier ?

— Mais madame Camille, ça ne se fait pas ! Nous sommes des étrangères ! Voyons... c'est leur moment à eux. Et puis, ils ne semblent pas sur le point de se marier, ils sont en *shorts* et en espadrilles !

— Dites-leur que je paie la moitié des frais...

— Franchement... marmonnai-je en sortant du véhicule, persuadée que je ne gagnerais pas la bataille.

— Et s'ils n'ont pas de témoin, cria madame Camille après avoir baissé sa fenêtre, offrez-leur nos services, mais en évitant de leur proposer de payer la moitié. Il y a toujours bien une limite !

Finalement, les futurs mariés avaient un témoin. Malgré cela, quelques minutes plus tard, on nous invita à entrer dans la chapelle. Il faut dire que madame Camille, par la fenêtre de la voiture, leur avait crié un : « *Please !* » Pour ce faire, elle avait adopté un ton fragile, non sans avoir auparavant enlevé son fichu. Tout en riant, je me demandais si je n'étais pas en train de créer un monstre.

Dans le petit *hall*, à peine plus grand qu'une garde-robe, se dressait une patère. La future mariée pouvait se choisir un voile parmi ceux qui y étaient accrochés. À l'intérieur de la chapelle, trois bancs d'un côté et trois de l'autre. Des chandelles étaient allumées ici et là. Lorsqu'elle entra, la mariée s'approcha d'un bac contenant des bouquets de fleurs en plastique et en choisit un.

Nous nous sommes assises à l'avant, en première rangée. « Je ne veux rien manquer », s'enthousiasma madame Camille. Son excitation devint encore plus démesurée quand le témoin entra. Le couple avait loué les services d'un homme déguisé en *Elvis Presley*. À la fin de la courte cérémonie, lorsque les mariés s'embrassèrent au son de la voix du faux *Elvis* qui interprétait *I will always love you* de *Withney Houston*, madame Camille applaudit chaleureusement.

— Vive les mariés ! s'exclama-t-elle, la larme à l'œil.

— Madame Camille, ils ne comprennent pas le français, vous le savez bien...

— Il y en a peut-être, ici, qui baragouinent quelques mots... C'est même vous qui me l'avez dit! Je prends une chance. Et puis, on est à Vegas, n'est-ce pas? Tout le monde tente sa chance, ici...

À notre sortie de la chapelle, le chauffeur de taxi fumait sa cigarette, appuyé contre sa voiture.

— Vous avez demandé au chauffeur de nous attendre?

— Oui, je l'aime bien. Il est honnête et il ne fait pas de détours inutiles pour faire augmenter la facture. Alors, je lui ai donné cent dollars pour qu'il patiente.

Encore une fois, du grand madame Camille! Payer un chauffeur cent dollars pour éviter un petit détour de vingt dollars... Était-elle si innocente? Si candide? Si contrôlante? Si ratoureuse? Probablement un mélange de tout ça...

Arrivées sur *Fremont street*, le cœur du vieux Vegas, les touristes se pointaient avec parcimonie. Madame Camille m'expliqua qu'il ne se passait pas grand-chose, le jour, dans ce coin de la ville. Les touristes avaient déserté les hôtels de ce quartier depuis maintenant quelques années, au profit de la *strip*. Dans ce coin de la ville, presque toute l'action se déroulait le soir. Les magasins étaient déjà ouverts, bien sûr, tout comme on entendait teinter les machines à sous des vieux casinos. Il y avait aussi quelques manèges, des jeux gonflables ainsi qu'une tyrolienne qui traversait *Fremont street* d'une extrémité à l'autre. Des touristes se livraient d'ailleurs à cœur joie à cette activité!

Faisant claquer des cartes entre leurs mains, des hommes et des femmes nous abordaient pour nous offrir les services d'escortes, peu importe le sexe. Madame Camille

m'apprit qu'elle connaissait un homme très bien, avec qui elle allait parfois danser ou prendre un verre moyennant quelques dollars. Abasourdie par ses propos, je n'ai posé aucune question et nous avons poursuivi notre chemin. Je n'osais croire ce que j'avais entendu... Payer pour une escorte? Madame Camille? Vieille radine, vieille chipie, vieille folle et vieille cochonne!

Devant la billetterie de la tyrolienne, elle offrit de m'acheter un billet pour cet attrait touristique qui ne cessait d'attirer mon attention. Quand je lui demandai de m'accompagner, elle pointa son fichu en disant qu'il ne tiendrait pas le coup. Je n'insistai pas. Au moment où elle s'apprêtait à payer, un homme nous interpella.

— *Madame Camille! You are early on Fremont street today!*

— *Andrew! Very happy to see you, darling!*

Tout sourire, Andrew courait dans notre direction. Il portait des jeans, un *t-shirt* moulant à l'effigie de la ville et un sac en bandoulière. Amusée de voir le plaisir qu'ils avaient à se retrouver, je saluai Andrew en riant.

— *Andrew, I was just talking about you to Mylène! Telling her how much fun we've had dancing and drinking the best brandies together... So many great conversations... Great memories... What a coincidence!*

— *You are so right madame Camille! Too bad, my schedule is all booked for today...*

Encore une fois, j'étais sans mot! Estomaquée, même! Andrew était donc une escorte que madame Camille payait?

— *Andrew, you surely have five minutes to go on the zipline with Mylène. I'll buy the tandem tickets. I'll give you a few dollars for that, don't worry... You know me. I*

like to see her smile. She's beautiful when you make her shine like a diamond. Please, do that for me.

Le temps que je réalise ce qui se passait, Andrew avait les billets en main et m'invitait à me joindre à lui. J'étais outrée! Madame Camille payait une escorte pour me divertir? C'en était presque humiliant! Me voyait-elle comme une pauvre femme sans vie, incapable d'avoir du plaisir? Étais-je une vieille fille sèche, à ses yeux? Ma colère était telle que je sentais mon pouls sur mes tempes! En une fraction de seconde, sans réfléchir, je fouillai dans mon sac et sortis cent dollars.

— *O.K. Andrew! No place for discussion. You take that hundred dollar bill and you help me bring madame Camille up, on the platform! She's coming in tandem with me.*

— *But she...*

— *No offence but please... I am the one paying you now! She can handle it!*

C'est bien connu... qui ne dit mot, consent. Madame Camille demeura silencieuse. Devant son laisser-faire, Andrew la prit dans ses bras. Tout en montant l'escalier menant à la plate-forme, je l'entendais lui dire, au creux de l'oreille, des mots sécurisants, avant de lui promettre de l'attendre à l'autre extrémité de la tyrolienne.

En quelques minutes, nous étions déjà toutes deux bien attachées au harnais. Tout se bousculait dans ma tête! J'étais passée de la colère à l'angoisse en une fraction de seconde. J'en oubliais presque la septuagénaire, peut-être même octogénaire, qui m'accompagnait. Soudainement, je pensai à mes enfants... Ma vie reposait maintenant entre les mains du préposé que je trouvais un peu trop jeune. Était-il compétent? Il serrait les sangles autour de nos tailles à une vitesse telle, que je doutais de notre sécu-

rité. J'avais l'impression de perdre le contrôle. Bien que je savais qu'on vérifiait les installations quotidiennement, mes battements cardiaques s'accéléraient tout de même. Examinant le câble tendu au-dessus de nos têtes, j'avais la bouche sèche. Et s'il nous arrivait quelque chose? « Voyons, Mylène, tu mènes une bonne vie. Il n'arrivera rien... Tu es née sous une bonne étoile. Les catastrophes, ça n'arrive qu'aux autres... » tentai-je de me convaincre.

En regardant vers le bas, je réalisai la hauteur à laquelle nous nous trouvions. Du coup, je sentis des chatouillis dans mes genoux. Je n'avais nullement prévu que j'aurais à ce point le vertige. Sur la rue, quelques personnes nous regardaient et applaudissaient pour nous encourager. J'avais l'impression de les entendre presque au ralenti, comme en écho. C'était comme si j'avais les oreilles sous l'eau.

Quand le préposé nous demanda: « *Are you ready ladies?* », j'eus envie de hurler: « Noooooon! » Je me sentais courageuse et lâche à la fois. Je voulais ressentir cette impression de voler et en même temps, j'avais besoin de savoir mes pieds bien ancrés. J'avais envie de crier, mais aucun son ne sortait. Je me sentais bien vivante en dedans, mais mon corps était aussi figé que celui d'un moineau mort gisant sur le trottoir. Et si moi aussi je m'affaissais sur le trottoir? Ça arrive, des accidents! « Mylène, respire... Mylène, respire... », me répétais-je. Je débordais d'adrénaline! « Pense à autre chose... Une plage, le soleil de dame natu... dame... madame... », me susurrail ma petite voix rationnelle pour tenter de chasser ma peur.

J'en étais à m'inquiéter pour madame Camille lorsque le préposé nous dit de nous laisser tomber dans le harnais et de lever nos pieds. Ça y était... Pouvait-elle en prendre autant? Elle n'était pas jeune et de plus, sa santé

était fragile... Les pieds dans le vide, j'avais le souffle court et les mains moites. Je me sentais coupable d'avoir imposé cette folie à madame Camille. Et si c'en était assez pour lui provoquer un tour de rein ? Ou pire, un arrêt cardiaque ! Le malaise et l'inconfort, mélangés à la culpabilité et la peur, rendaient la situation intolérable. « Détachez-moi ou poussez-moi dans le vide, mais qu'on en finisse ! » pensai-je.

En jetant un dernier coup d'œil vers le bas, j'aperçus Andrew. Souriant, il nous saluait de la main. Comme il connaissait bien la vieille dame, son attitude d'apparence positive me rassura quelque peu. Puis je regardai madame Camille du coin de l'œil, pour constater qu'elle avait les yeux fermés. Étais-je allée trop loin ? Peu importe, le décompte était commencé... « *Three, two, one... go!* »

Au moment de nous élaner dans le vide, madame Camille posa ses mains sur sa tête, craignant de perdre son fichu. Une seconde plus tard, elle l'arracha d'un coup sec, et le laissa tomber.

— Wouhouuuu ! s'exclama-t-elle d'une voix aigüe.

Au son de sa voix, mes muscles tendus se relâchèrent spontanément. Ressentant un lâcher-prise soudain, j'éclatai de rire ! Madame Camille criait si fort qu'on aurait dit qu'elle faisait trembler tout Vegas ! Je n'entendais qu'elle, persuadée que son écho résonnait jusqu'au canyon ! La veille, elle m'avait dit qu'il fallait un engin très puissant pour se rendre rapidement là-bas... Mêlées à son rire, l'authenticité et l'intensité de ses cris exprimaient clairement ce qu'elle ressentait. Ils constituaient définitivement le moteur qui la faisait vivre à la vitesse grand V ! Et comme par magie, au son de sa voix, les nuages se dissipèrent dans le ciel, pour laisser le soleil se frayer un chemin.

Mes cheveux au vent, les yeux fermés un bref instant, je sentais une enveloppante chaleur sur ma peau. Une sensation sécurisante. Ma peur s'était dissipée. J'ouvris alors les bras pour accueillir l'air de Vegas qui remplissait mes poumons d'une excitation exprimée par mon rire nerveux. Rire qui s'harmonisait au son des machines à sous. Nous volions au-dessus de *Fremont street* à une vitesse tellement ahurissante, que les lumières des casinos ressemblaient davantage à des étoiles filantes. À l'image de celles que je vis dans les yeux de madame Camille lorsque nos regards se croisèrent.

Les sensations que nous vivions étaient si intenses, qu'on aurait dit qu'elle et moi vibrions d'une façon quasi fusionnelle. Alors qu'il ne restait que quelques mètres à franchir, nous nous sommes prises par la main tout en se faisant silencieuses. Madame Camille serrait ma main si fort que j'avais l'impression qu'elle s'attachait à moi avec la même intensité qu'elle s'accrochait à la vie.

À notre arrivée sur la plate-forme, le temps de nous détacher, de reprendre nos esprits et notre souffle, Andrew était déjà là. Après avoir enlacé madame Camille, il l'embrassa sur le crâne avec une telle tendresse ! Malgré le plaisir qu'elle semblait avoir eu, la pauvre affichait un teint un peu pâle. Remarquant mon air inquiet, Andrew me rassura en murmurant : « *She's gonna be fine, don't worry... I'll take care of her; I owe her that...* » Il la redescendit dans ses bras, l'aida à s'asseoir dans son fauteuil et alla lui chercher un verre d'eau. Ensuite, il se pencha vers elle de façon à lui faire face, serra ses mains entre les siennes et s'adressa à elle d'une douce et bienveillante voix.

— *I took some pictures of you two on the zipline! You're gonna love them! I am sending them to you in a minute by text message...*

— *Please ask Mylène her phone number to do so... She will put them on Facebook right now!*

Madame Camille retrouvait tranquillement ses couleurs. Au moment de partir, Andrew me remit le billet de cent dollars en catimini en me chuchotant à l'oreille : « *Do not tell her I gave it back to you, she could ask you to reimburse her... You know how she is. I had as much fun as you just looking at your smile. Hope you have a nice flight back tomorrow! Take good care of her, she is a nice lady... Adios.* »

Puis je le regardai s'éloigner... Andrew... Il était si gentil, si attentionné, si authentique et si complice avec madame Camille. Une escorte? Il me semblait tout le contraire des images qui me venaient en tête quand je pensais aux gens qui exerçaient ce métier. Peut-être étais-je simplement remplie de préjugés? J'avais du mal à y croire. En entendant le toussotement de madame Camille, je me ressaisis.

— Ça va, madame Camille? Un peu trop intense pour vous, je crois? Sous l'effet de la colère, je suis peut-être allée trop loin... Je suis désolée.

— Vous n'avez pas à être désolée. J'aurais pu refuser, mettre mon pied par terre, mais je préférerais le mettre dans les airs. Par contre, j'ai perdu mon fichu et pour ça, je vous en veux un peu. Si je ne le retrouve pas, vous me donnerez le vôtre. C'est moi qui l'ai payé après tout.

Je riais à l'intérieur de moi. Elle était comme ça, et elle ne changerait pas. Nous avons ensuite repéré un restaurant où nous avons mangé un peu, puis, en fin d'après-midi, Madame Camille me demanda de l'emmener au mythique casino le *Golden Nugget*, que j'avais souvent vu dans les films de *gangsters*. Malgré quelques rénovations récentes, l'établissement était à l'image du casino typique

qui frappe l'imaginaire. Ses grands rideaux bourgogne, ses auvents dorés au-dessus du comptoir de la réception et ses luminaires flamboyants rappelaient l'époque des *sixties*, ses années de gloire.

Madame Camille ne remit ni fichu, ni perruque, ni chapeau. Seulement du rose sur ses lèvres. Comme si ici, elle se sentait bien, comme si elle pouvait être elle-même. Après nous être promenées dans les plus beaux coins du casino, elle me guida vers le bar aux grandes baies vitrées qui donnaient sur la piscine et son aquarium géant. Elle commanda un brandy sur glace, puis se fit silencieuse, voire songeuse.

— Vous aimez Las Vegas, Mylène ?

— Oui, beaucoup. Merci de me l'avoir fait découvrir.

— On ne se lasse jamais d'y venir... C'est une ville remplie de secrets, me dit-elle dit en laissant errer son regard vers la piscine.

— Comme le vôtre ?

— Il fut un temps, oui... Mais aujourd'hui, je n'ai plus de secret. Je n'ai même plus envie de cacher mon crâne dénudé...

Assises au bar, nous avons discuté durant trois heures, au cours desquelles madame Camille me raconta sa vie. Dans les années 60, elle rêvait de devenir une vedette, ici, à Las Vegas. Malgré l'interdiction de son père, sa mère l'avait aidée à quitter Montréal, car elle trouvait important d'aller à la poursuite de ses rêves... et du bonheur.

Le *show-business* étant une jungle à Vegas, elle ne réussit jamais à percer et à faire carrière. Gardant espoir de se faire remarquer un jour, elle travaillait comme serveuse *sexy* dans les salons *V.I.P.* où se réunissaient les plus

grands joueurs de *Poker* et de *Black Jack*... soit ici, au *Golden Nugget*.

C'est ainsi qu'elle avait rencontré cet homme qui avait fait battre son cœur dès le premier regard. Elle me l'avait décrit les yeux fermés, comme s'il s'était trouvé devant elle... Un grand gaillard aux cheveux foncés et aux yeux presque noirs, toujours bien habillé, chemises pressées, boutons de manchette... Il était le directeur du casino. «Un homme connu, prospère et respecté», me précisa-t-elle. Son cellulaire étant sur la table, elle le fit glisser vers moi. C'était bien l'homme qui figurait sur l'étui. Elle cessa de parler quelques instants. La sentant fragile, je respectai son silence, me contentant de poser ma main sur la sienne pour lui signifier mon empathie... ou plutôt, ma compassion. En quelque sorte, je souffrais avec elle et j'avais juste envie de la serrer dans mes bras.

Étant lui aussi éperdument amoureux d'elle, l'homme lui avait offert un travail décent. Pendant douze ans, elle avait joué pour lui les rôles de ménagère, de nounou et de maîtresse. Eh oui... Il était malheureusement marié et père d'un enfant.

Au quotidien, elle s'occupait des tâches ménagères de la maison comme s'il s'agissait de la sienne, prenait soin de l'enfant comme s'il était le sien et, quand elle le pouvait, faisait l'amour avec monsieur comme s'il n'y avait pas de lendemain...

Lors de ses journées de congé, elle rencontrait celui-ci au dernier étage du *Fremont hotel*, qui à l'époque, était le plus haut bâtiment de Las Vegas, tout juste à côté du *Golden Nugget*. Tout ça se passait à *sin city* et pourtant, les mœurs de l'époque, l'emploi réputé et le statut social enviable de son amant rendaient impossible d'étaler leur amour au grand jour.

Puis, à l'aube de la quarantaine, madame Camille est tombée enceinte de lui. Puisque tout ce qui se passe à Vegas ne peut pas toujours rester à Vegas, elle avait dû revenir au Canada avant que son ventre ne trahisse leur secret. Par la suite, ils étaient toujours demeurés en contact, s'écrivant des lettres d'amour dignes des plus belles romances. Sur chacune de ses lettres, madame Camille s'assurait de vaporiser une légère bruine de son parfum... Celui qu'il aimait tant. Cette odeur qu'il n'oublierait jamais... Il le lui avait dit à d'innombrables reprises.

Il l'avait invitée des dizaines de fois, parfois pour une nuit, parfois pour un week-end. Il la faisait toujours voyager en première classe et l'attendait avec du champagne. Vers la fin des années 70, quand le *Golden Nugget* avait fait construire sa luxueuse tour pour le transformer en hôtel, madame Camille y rejoignait son amant, toujours dans la même chambre du douzième étage. Malgré la distance, ils avaient gardé cette proximité, cette intimité, cette complicité que seuls les amants peuvent partager. Il lui avait toujours versé une pension, de façon à ce qu'elle et leur fils Mark ne manquent de rien.

Quelques années plus tôt, lorsque madame Camille apprit qu'elle souffrait de son premier cancer, le hasard fit qu'elle fut informée que l'épouse de son amant se battait contre cette même maladie. Ayant le pressentiment que cette dernière ne gagnerait pas son combat, elle décida de se battre contre vents et marées, poussée par le mince espoir de vivre ses dernières années auprès de son amant, à l'aimer sans avoir à se cacher. Elle s'accrocha à cette idée... et fermement. Sa rivale perdit effectivement son combat. À peine quelques semaines après la mort de celle-ci, madame Camille fut invitée à rejoindre son amoureux. Malheureusement, ses traitements de chimio-

thérapie, prescrits à la suite d'une chirurgie subie à Cuba, n'étaient pas terminés et elle dut repousser de quelques mois ce projet. Il ne lui restait que deux semaines de traitements quand elle reçut une lettre écrite par le fils de son amant.

Dear madame Camille,

It is with a thorn in my heart that I have the deepest regret to tell you that my father passed away two weeks ago, after a violent fight at the casino. I know he loved you tremendously. You meant the world to him. You were the reason of the spark in his eyes when I saw him coming home every night. I could feel it and I could understand it too. He has left some things for you. As soon as you get well, I will welcome you here to get them.

*Sincerely,
Andrew xx*

Elle s'en souvenait par cœur... Les yeux fermés, elle m'avait récité cette lettre en prononçant chaque mot comme s'il lui donnait raison d'avoir tant aimé cet homme. En la voyant embrasser son pendentif, je compris pourquoi elle ne l'enlevait jamais et le portait près de son cœur. L'héritage de monsieur avait été partagé entre Andrew et elle... Andrew...

Elle me raconta que, comme elle, il avait toujours rêvé de tenir la vedette dans un spectacle à grand déploiement présenté dans un des chics hôtels de la *strip*. Sans relâche, il suivait des cours pour se perfectionner. Il s'était mérité quelques contrats ici et là, comme *drag queen*, mais la vie dans les bars lui avait coûté cher. Aussi, avait-il rapi-

dement dilapidé son héritage... Dans l'alcool ? La drogue ? Le jeu ? Madame Camille se sentait un peu responsable de lui. Peut-être qu'inconsciemment, malgré la joie de vivre d'Andrew qui semblait bien réelle, il avait été durement affecté par tous ces déchirements ayant marqué la vie de son père. Parfois, les enfants perçoivent et ressentent plus qu'on ne le pense... Un court instant, je pensai à mes enfants Lucas et Fredou... Comment percevaient-ils les choses ? Madame Camille avait sûrement raison : quand on se montre heureux, ceux qui nous aiment le sont aussi, c'est contagieux. Le contraire est peut-être vrai...

À sa mort, monsieur s'était montré très généreux et madame Camille avait toujours fait preuve de minutie dans la gestion de son héritage, souhaitant que ni elle, ni son fils, ni Andrew ne manquent de rien... Elle en avait fait une promesse.

— Vous savez, Mylène, j'ai attendu toute ma vie pour vivre pleinement ce grand amour. J'ai vécu mes belles années dans un univers de contradictions, déchirée entre les règles morales bien attachées à mes racines et cette ville où l'indécence, la débauche et la corruption sont maîtres. Je savais qu'une fois qu'il me rejoindrait, je serais enfin heureuse. Je l'ai attendu chaque seconde, chaque minute, chaque heure de ma vie... J'ai eu tort. J'aurais dû provoquer le destin, créer mon propre bonheur... N'ayez pas peur, Mylène, de saisir les opportunités, d'essayer, de risquer... Allez... il est maintenant temps de rentrer. Il sera bientôt 19h00 et la gondole vous attend.

— Elle NOUS attend, vous voulez dire !

— Non, Mylène, je vous laisse y aller. C'est plus fort que moi... Je veux passer la nuit ici, dans la chambre du douzième étage. Nous nous retrouverons demain avant notre départ.

J'étais déçue, mais je respectais ce moment de solitude dont elle avait tant besoin. Dans le taxi, en route vers le *Venetian*, malgré les lumières de Las Vegas qui brillaient de tous leurs feux, je ne voyais rien, car trop obnubilée par l'histoire de madame Camille. Andrew... Elle avait été sa nounou pendant douze ans et en prenait soin comme s'il s'agissait de son fils. Tous les jours, sans rien dire, elle était témoin de leur vie de famille. Fermer les yeux sur l'immoralité régnant à Las Vegas... Ce qu'elle avait dû souffrir. Je comprenais de plus en plus pourquoi elle était remplie de contradictions. Au jeu de l'amour, comme au jeu du hasard, elle avait tout misé... et tout perdu.

Au *Venetian*, je m'empressai de me rendre au poste des gondoles. J'aurais aimé partager ce moment avec madame Camille. Le gondolier m'offrirait sûrement de chanter *O sole mio*... Si c'était le cas, comme j'étais seule, je me dis que je n'avais qu'à lui demander de trafiquer la version pour *O solamente me*. Il accepterait sûrement... Ici, tout se trafique et tout finit par sonner faux.

D'un coup sec, je m'arrêtai. Une vision? Non... Max était là, bien appuyé contre la rampe, souriant, l'air détendu. Il me salua d'un signe de la main. Subitement sortie de mes pensées, je lui souris à mon tour.

— On y va? Je pensais que tu ne viendrais plus...

— Max? Mais je ne comprends plus... Madame Camille... O.K... Elle t'a payé combien pour que tu viennes en gondole avec moi?

— Elle ne m'a rien donné du tout. Je n'ai aucune idée de la façon dont elle m'a trouvé, mais bon... elle doit avoir des contacts. J'ai trouvé une note dans ma chambre d'hôtel me disant que je devais venir te rejoindre ici à 19h00 et que nous avions ensuite une réservation au restaurant de la tour Eiffel...

Incroyable ! Madame Camille avait décidément plus d'un tour dans son sac !

La balade en gondole, qui se veut normalement des plus romantiques, fut ponctuée de moments de malaises et de rires nerveux. Max et moi évitions de nous regarder trop longtemps et nous contentions de parler de la pluie et du beau temps. Ses yeux étaient si perçants, que je me sentais parfois frémir lorsque son regard s'attardait au mien. Nettement plus jeune que moi, il n'avait pas d'enfant, et aucune grande responsabilité autre que sa carrière. Nos vies n'en étaient pas à la même étape... Dommage.

Après la promenade en gondole, nous nous sommes rendus au restaurant situé tout en haut de la tour Eiffel de l'hôtel *Paris*. Encore une fois, madame Camille avait tout prévu... Même la bouteille de champagne ! Le souper était tellement agréable, que nous l'avons étiré durant plus de trois heures. Malgré le fait que Max comptait une bonne douzaine d'années de moins que moi et qu'il venait à peine de terminer sa résidence en médecine, nous avons discuté de divers sujets, voyageant entre les valeurs sociétales et nos recettes à base d'agneau, en passant par nos habitudes sur les réseaux sociaux. Nous nous rejoignons sur plusieurs points. Il complétait mes phrases, comblait les moments de silence par ses sourires... Plus la soirée avançait, plus je ressentais l'extase.

Il riait quand je lui racontais les anecdotes que j'avais vécues. Ses yeux brillants me prouvaient son intérêt et je peinais à soutenir la moindre de ses œillades. Cela faisait trop longtemps qu'un homme avait plongé son regard dans le mien. Et quand il me parlait de lui, je fixais ses lèvres en buvant ses mots...

Puis, au moment de quitter le *Paris* pour retourner à mon hôtel, Max m'offrit de me raccompagner. Sur le

trottoir, je me retournai pour admirer la fausse tour Eiffel tout illuminée... Une réplique parfaite ! Max s'arrêta pour la contempler silencieusement avec moi. Ce faisant, et sans que je ne m'y attende, il me prit par la main. Surprise, mon cœur se mit à battre la chamade, mes muscles se contractèrent et un frisson me traversa le corps. J'avais l'impression de perdre la raison ! Je n'y croyais pas... Moi ? Plus âgée, séparée, à mille lieues du monde scientifique, quelques pattes d'oie... sans compter qu'il y avait tout un éventail de femmes à Las Vegas. Des femmes plus belles, plus jeunes, plus libres... Et pourtant, il avait vraiment pris ma main... La mienne... Étais-je en train de rêver ? Non, je sentais bel et bien ses doigts entrecroisés aux miens... Je peinais à respirer.

J'avais soudainement peur. Après avoir vécu vingt ans avec le même homme, je tremblais à l'idée de goûter des lèvres nouvelles, de me faire caresser par des mains inconnues, de faire l'amour avec... non... je ne pouvais m'imaginer... Son regard sur mon corps nu, sa peau contre la mienne... je ne pourrais me rendre là. J'avais l'impression de ne plus me souvenir comment faire, d'avoir à réapprendre l'art de la tendresse, de devoir apprivoiser mon corps à nouveau pour arriver à m'abandonner. En étais-je encore capable ? J'étais charmée, mais je me sentais désarmée. N'osant plus le regarder dans les yeux, je tournai la tête.

Délicatement, il prit mon menton et retourna mon visage vers lui. Je ne savais plus où poser les yeux, si je devais sourire, si... Puis il m'embrassa, là, sous la tour Eiffel, durant quelques longues secondes, avant de me serrer dans ses bras, exactement comme je l'avais imaginé quelques jours auparavant. Le premier vœu que j'avais fait, en misant dans les machines à sous de l'aéroport, se

réalisait. Depuis ma séparation, je n'avais embrassé aucun homme, et personne ne m'avait serrée dans ses bras. L'émotion était telle que je me sentais trembler à l'intérieur. Quant à mon cœur, il battait encore plus vite que lors de ma descente en tyrolienne avec madame Camille.

Max m'accompagna ensuite jusqu'au *Bellagio*, toujours en tenant ma main. En arrivant sur le trottoir devant l'hôtel, le grandiose spectacle des fontaines débuta. Nous nous sommes donc arrêtés pour le regarder. Max, qui s'était placé derrière moi, m'entoura de ses bras. Plus jeune, célibataire et fraîchement sorti de l'université, il devait être très au fait des nouvelles pratiques de séduction. Bien que nerveuse et ignorant comment réagir, je sentais sa chaleur m'apaiser. Quand il m'embrassa dans le cou, mes yeux se fermèrent tout naturellement... Pour savourer le moment, j'imagine. J'eus alors une petite pensée pour madame Camille qui se trouvait probablement seule dans la chambre du douzième, en train de revoir tous les souvenirs qui y étaient nés.

Soudainement, j'expirai intensément l'air de mes poumons. On aurait dit une libération, une acceptation... C'était correct, j'y avais droit. Un frisson me traversa à nouveau le corps en entendant la version symphonique de *Fly me to the moon* dont les spectateurs fredonnaient l'air en s'abandonnant au plaisir du moment. C'est là que j'ai finalement lâché prise. Après tout, je ne faisais rien de mal... Au contraire. Mes yeux s'émerveillaient devant le spectacle et mes oreilles emprisonnaient les airs. Mon visage accueillait parfois quelques gouttes de la fine bruine provenant des jets d'eau et ma peau sentait la chaleur de Max, qui se tenait derrière moi. Madame Camille m'avait dit de saisir l'opportunité et c'est ce que je faisais. Et pour

cause... Vivre un moment romantique devant les fontaines du *Bellagio* représentait mon deuxième vœu.

Je me mordais les lèvres pour empêcher mon sourire de trahir la sensation d'euphorie que je ressentais, mais en même temps, j'anticipais la fin du spectacle, ne sachant trop quoi faire pour assurer la suite des choses. Et lui? Que ferait-il? Que dirait-il? J'étais nerveuse... Puis, sur les dernières notes de la mélodie, les paroles de madame Camille surgirent dans ma tête: «J'aurais dû provoquer le destin, créer mon propre bonheur... N'ayez pas peur, Mylène, de saisir les opportunités, d'essayer, de risquer...» Ces mots résonnaient comme un écho faisant battre mon cœur de plus en plus vite et vibrer mon corps de plus en plus fort.

Au moment de nous laisser, nous nous sommes embrassés à nouveau. Encore... et encore... Il y avait des centaines de passants sur le trottoir et pourtant, j'avais l'impression que nous étions seuls au monde. Les yeux fermés, je humais l'odeur de sa peau. Du bout des lèvres, je goûtais chaque parcelle de son cou. Chaque fois que je sentais son souffle sur mes joues, sa chaleur m'allumait. Chaque chemin que frayaient ses doigts dans mes cheveux enivrait ma raison et chaque baiser qu'il déposait sur mes lèvres attisait de plus en plus la flamme. Je n'avais aucune envie que ce moment s'arrête, craignant que cette sensation qui me faisait tant frémir ne s'envole comme un coup de vent.

Prenant mon courage à deux mains, je posai mon front sur le sien et dans un murmure, l'invitai à monter à la suite. Par envie? Par détresse? Par besoin de tendresse? Peu importe, j'avais osé! Max accepta de me suivre. J'ignorais jusqu'où nous irions. Je m'en doutais un peu,

bien sûr, mais bon... J'hésitais... Lucas... Fredou... Que penseraient-ils? Devaient-ils tout savoir?

Dans ma tête, la voix de madame Camille résonnait: «Nous partageons avec les autres nos moments de bonheur, ceux qui les feraient sourire aussi, parce que le bonheur, c'est contagieux...» Cette fois-ci, pourtant, je n'avais pas envie de partager cette douce folie... parce qu'avec Max, ce n'était pas qu'un simple moment de bonheur à partager, c'était plus que ça...

C'était un moment d'intimité, celui qui prend de la valeur parce qu'il reste un secret bien gardé. Celui que nous nous réservons parce qu'il est fort, parce que nous voulons le conserver jalousement, juste pour nous. Sans qu'elle ait eu à me le dire, madame Camille m'avait aussi appris ça. Ce soir, je n'aurais rien à partager sur *Facebook*. Et puis... ce qui se passe à Vegas reste, en général, à Vegas.

Dans la suite, Max et moi avons contemplé la ville par le grand mur vitré. Toutes les lumières scintillaient, c'était presque magique. Comme la bouteille de madame Camille traînait sur le comptoir, je nous servis un verre de brandy. En allumant le haut-parleur, je réalisai que madame Camille avait laissé son cellulaire à la suite, puisque la musique provenait de sa *playlist*. La mélodie d'*Elvis, Can't help falling in love with you*, se mit à envoûter la pièce. J'avais du mal à avaler la moindre gorgée, j'étais presque incapable de parler.

La vue sur la ville était vraiment magnifique. Devant le grand mur vitré, Max me prit par la main avant de me faire danser. Seule avec lui, sachant que personne n'en saurait rien, je m'abandonnais dans ses bras. Sur cet air des plus romantiques, nos pas suivaient harmonieusement le rythme. Au son de la musique, nous nous bercions ten-

drement. Les yeux fermés, mon nez dans son cou, l'odeur de sa peau... Les sensations se multipliaient pendant que ma raison disparaissait peu à peu. J'avais envie de me fondre à son corps. Lui aussi, je crois... Je le ressentais.

La chanson terminée, Max m'embrassa à nouveau durant de longues minutes. La tendresse se mélangeait à la fougue. En goûtant ses lèvres, je ressentais la boule de feu dans le bas de mon ventre, cette flamme éteinte depuis maintenant plusieurs mois. Comme me l'avait conseillé madame Camille, je devais essayer, je devais risquer...

Au creux de son oreille, nerveusement, je lui demandai : « Tu veux passer la nuit avec moi ? » Ce à quoi il répondit oui, réponse bientôt confirmée par son regard et son corps. À ce jeu de hasard où j'avais osé miser, je venais de gagner le gros lot de la soirée... Et mon troisième vœu se réalisait...

— Mylène? Mylène! Le taxi sera ici dans moins d'une heure! Mais pour l'amour du ciel, qu'attendez-vous pour vous lever? Il est midi passé!

D'un coup, Max et moi nous sommes redressés dans le lit, presque paniqués! De un, nous devons faire vite puisqu'il fallait se rendre à l'aéroport et je n'avais pas encore bouclé ma valise. Max non plus... Il était sur le même vol de retour que nous. De deux, je me sentais mal à l'aise. Je ne voulais pas que madame Camille sache que j'avais passé la nuit avec un homme, même si au fond, elle devait déjà le savoir... Elle avait sûrement prévu cela aussi...

Sans gêne aucune, avec son corps d'un jeune trentenaire encore parfait, Max se leva et s'empressa de s'habiller. Nu devant moi, il semblait très à l'aise. De mon côté, pas tant que ça... Loin de là, même!

La nuit dernière, nous avons fait l'amour sans trop nous voir, dans la chambre presque noire, tout juste éclairée par les lumières de la ville. Ses lèvres avaient rencontré chaque centimètre de ma peau... Son corps suait sous la chaleur de nos caresses, alors que le mien frissonnait sous les élans de tendresse. Puis, nous nous sommes lovés passionnément et inlassablement durant presque toute la nuit.

Or, ce matin, avec le soleil qui illuminait la chambre, c'était autre chose... Je savais que je n'étais pas si mal pour une femme frôlant la mi-quarantaine, mais bon... Deux grossesses, deux bébés allaités... La nature avait fait son œuvre. J'enroulai donc le drap autour de mon corps et dès que Max quitta la chambre, j'enfilai mes shorts et ma camisole en vitesse. Ensuite, je me dépêchai de sortir à mon tour afin d'expliquer la situation à madame Camille.

Mais avait-elle vraiment besoin d'explication ? Elle avait déjà vu neiger...

À ma sortie, le malaise reprit de plus belle. Max était agenouillé devant le fauteuil de madame Camille et s'affairait à délasser ses *Converse*. Je notai au passage qu'elle avait pris soin de mettre sa perruque et son petit chapeau melon rose. Elle portait aussi le même pantalon et le même chandail blancs qu'elle avait à l'aller, sauf que cette fois, le tout était accompagné d'une veste du même rose que son chapeau et ses souliers. Max me jeta un bref regard jumelé à un sourire pour signifier son impuissance face à la situation.

— Belle nuit, Mylène ! La totale avec ce jeune médecin ! Vous vous êtes même servis dans ma bouteille de brandy !

— Ce n'est pas ce....

— Max, n'oubliez pas vos bas... Vous les avez laissés de l'autre côté du comptoir de cuisine. Et vous, Mylène, votre soutien-gorge est derrière le piano, près du mur vitré. Et tandis que vous y êtes, vous voulez bien aller chercher mes bas de contention, s'il vous plaît ? Max m'aidera à les enfiler... Ils sont d'une telle raideur !

— Je vous les enfilerai pour lui...

— Non, non... il est capable. C'est un médecin ! À moins qu'il me rembourse ?

— Qu'il vous rembourse ? Vous l'avez payé pour passer la nuit avec moi ? Max, tu m'avais dit qu'elle...

— Je ne l'ai pas payé du tout, mais il a quand même passé le quart des nuits réservées dans ma suite... Et il vous a procuré du plaisir, non ? Il vous a fait sourire ? Peut-être, alors, que c'est vous qui devriez payer pour lui, Mylène...

En entendant les propos de madame Camille, Max me regarda en remontant les sourcils pour exprimer sa surprise. Comme elle avait payé la gondole et le souper au restaurant de la tour Eiffel, il ne devait sûrement pas s'attendre à ce qu'elle soit aussi avare de ses sous. Malgré tout, elle lui offrit d'aller le chercher avec notre taxi sur le chemin de l'aéroport. Il me dit que je pouvais faire ma valise et prendre ma douche ; il s'occuperait d'elle. Après quoi, il m'embrassa sur le front, ce qui me fit à nouveau frémir. Durant cette scène, madame Camille soupira en levant les yeux au ciel, l'air exaspéré. Je me sentais rougir...

Après avoir fait les quatre volontés de madame, Max partit presque en courant vers son hôtel. À Las Vegas, les édifices sont souvent si gigantesques, qu'il faut compter dix minutes de marche entre deux immeubles voisins, parfois plus. Pour ma part, je bouclai ma valise en deux temps, trois mouvements. Comme à la fin de chaque voyage, je me posais cette même question : « Comment mes vêtements peuvent-ils si bien entrer dans la valise au départ, alors qu'au retour, je dois m'asseoir dessus pour réussir à la fermer ? » Je ne gardai que ce qu'il fallait pour terminer ma toilette et déposai ma valise à l'entrée, le bagagiste devant passer sous peu.

À notre sortie du *Bellagio*, le spectacle des fontaines débutait comme c'était le cas chaque demi-heure. Quand le portier de l'hôtel nous ouvrit la porte du taxi, c'est avec le cœur gros que je m'y suis assise. Comme la veille, j'aurais aimé écouter les airs, admirer les jets et sentir la bruine. La portière claqua, puis plus rien. Plus un son, plus une goutte sur ma peau ; juste une vue obstruée. Je fermai les yeux et le taxi démarra. À peine avions-nous franchi la cinquantaine de mètres séparant l'entrée du *Bellagio* et la rue, que madame Camille me sortit de mes pensées.

— *Please, stop the car on the side... Right here...*
Mylène, descendez ici et allez admirer le spectacle une dernière fois !

— Je ne veux pas nous retard...

— C'est important, Mylène. Vous y avez vécu un grand moment de bonheur... Ce bonheur qu'on appelle l'intimité. Celui qu'on veut immortaliser. Sauf que le faire sur une photo dans l'intention de le partager serait péché. Il faut donc que vous l'imprégniez dans votre tête et votre cœur si vous voulez le revivre. Allez, prenez le temps... Nous vous attendrons.

Devant les fontaines, je revivais les moments forts... des moments très forts. Il y a quatre jours à peine, je pensais que Las Vegas n'était qu'artificielle, que démesure. Pourtant, cette ville venait de me faire vivre des émotions bien réelles. Elle avait provoqué des réflexions actuelles, en plus de me faire réaliser que malgré les hauts et les bas, la vie pouvait quand même être belle. En fixant les fontaines, je partis dans mes pensées au son de *The Pink Panther*. Je m'ennuierais...

Je m'ennuierais de ses bruits exprimant les coups de chance, de ses lumières marquant les coups d'éclat, des surprises que j'y avais vécues et qui témoignaient de nos quatre cents coups, à madame Camille et moi... De son coup de maître, aussi... Max. Mais par-dessus tout, je m'ennuierais de mon coup de cœur... Elle.

— Mylène ! Sortez de votre bulle, la musique est terminée et le compteur tourne ! Il va vous coûter cher, ce taxi !

Eh oui... Ma panthère rose avait descendu sa fenêtre pour me ramener à la réalité. Elle ne changerait pas. Mais moi, oui. Elle m'avait donné envie de changer... Pas complètement... juste des petites choses ici et là.

Assise à l'arrière avec elle, nous nous sommes ensuite arrêtées au *Paris*, où Max nous attendait. Alors que je m'apprêtais à me glisser vers le milieu de la banquette arrière, madame Camille mit sa main pour m'en empêcher. De peine et de misère, elle s'y glissa pour laisser Max s'asseoir. Tout le long du trajet, elle resta entre nous sans dire le moindre mot, comme si elle chaperonnait deux adolescents.

Arrivés à l'aéroport, le chauffeur nous indiqua le montant à payer.

— Divisé en trois, vous me devez donc sept dollars chacun.

— Non, ça va, madame Camille, je vais payer, offrit Max.

Sans dire un mot, elle passa devant moi et me chuchota peu discrètement: «C'est un jeune homme bien, il n'a rien d'un radin... Vous devriez d'ailleurs toujours fuir les grippe-sous.» Elle poursuivit ensuite son chemin vers l'entrée, la tête haute, visiblement fière de ce dernier conseil. Max, qui l'avait entendue, me jeta un coup d'œil amusé, puis éclata de rire avec moi.

Dans l'avion, madame Camille avait encore une fois été surclassée, ce qui fait que le siège à côté de moi était à nouveau libre. Après le décollage, dès qu'on nous autorisa à défaire notre ceinture de sécurité, Max vint me rejoindre. Durant les cinq heures de vol, il y eut de la turbulence ici et là. À quelques reprises, je pris la peine d'aller voir madame Camille pour m'assurer qu'elle était bien et chaque fois, je la trouvais les yeux fermés, les mains jointes sur ses cuisses, en train de prier. Ce n'est qu'à ma dernière visite qu'elle sentit ma présence. Du coup, elle ouvrit les yeux.

— Vous avez peur, madame Camille? Vous priez?

— Pas du tout... Je lui parle... Comme je le fais d'ailleurs tous les soirs avant de m'endormir. Depuis sa mort, il ne m'a jamais été aussi accessible. Toutes les secondes, toutes les minutes, toutes les heures... À trente mille pieds d'altitude, je me sens près de lui. Les yeux fermés, je revois tout ce que j'ai vécu avec lui; des souvenirs qui sont imprégnés autant dans ma tête que dans mon cœur... Ceux que je n'ai jamais partagés. Un peu comme vous le ferez peut-être un jour avec ce précieux moment que vous avez passé devant les fontaines du *Bellagio*. Maintenant, si vous le voulez bien, j'apprécierais que vous nous laissiez seuls...

Je venais de comprendre que le soir, quand elle s'assoyait sur son lit, les yeux fermés et les mains jointes, c'était à lui qu'elle parlait. Elle ne priait pas, mais se sentait tout de même en communion avec un amour éternel.

Durant le vol, j'ai raconté à Max de quelle façon était née cette histoire de voyage à Las Vegas. Ensuite, lorsqu'il fut question de madame Camille, je lui ai expliqué combien elle pouvait être à la fois entêtée et ouverte d'esprit, réservée et exubérante, égoïste et généreuse, déterminée et vulnérable, confiante et blessée, sage et espiègle...

J'ai aussi parlé de ma *chum* Marjo qui avait pris soin de madame Camille lors de son premier cancer, en précisant que cette dernière regrettait de ne plus bénéficier de ses services. J'ai également entretenu Max au sujet de mes adolescents, de la fragilité de ma Fredou et de l'espoir que je nourrissais de me rapprocher enfin de mon Lucas. Max m'avoua alors qu'il n'était pas certain de vouloir des enfants; du moins, pas pour le moment. Malgré cela, il me posait des questions, approuvait mes opinions en matière d'éducation et se montrait intéressé. Nos vies n'en étaient

pas à la même étape et ça me chagrinait un peu... Je le trouvais génial, mais notre différence d'âge jouait contre nous.

De son côté, il me fit part des projets qu'il entendait réaliser après son retour, de sa carrière qui démarrait... Puisqu'il était propriétaire d'un immeuble à logements dont le premier étage était zoné commercial, il y ouvrirait sa clinique et embaucherait probablement quelques spécialistes, thérapeutes et infirmiers. Après que je lui eus parlé à mon tour de mon travail, nous nous sommes entendus pour réaliser des affaires ensemble. Je lui dessinerais son logo, son image professionnelle, réaliserais ses cartes d'affaires, sa papeterie et son site web. De plus, moyennant mes services en tant que consultante en communication marketing, il s'assurerait qu'une infirmière effectue des visites au domicile de madame Camille pour veiller à son état de santé. Notre entente se conclut non pas par une poignée de main, mais par un baiser.

Pendant la durée du vol, nous avons aussi pris le temps de roupiller, ma tête sur son épaule. Lors de nos moments de silence, alors que je regardais par le hublot, je me demandais ce qu'il adviendrait de nous. J'avais l'impression qu'il voudrait me voir à nouveau... Moi aussi, d'ailleurs. Je comprenais qu'il n'était peut-être pas prêt pour l'engagement... au même titre que moi. Je me répétais : « Un jour à la fois, Mylène... Un jour à la fois. Un jour, peut-être... »

Au cours des semaines qui suivirent notre retour, ma vie avec Lucas et Fredou se stabilisa peu à peu. Retrouvant de plus en plus nos repères, les choses rentraient dans l'ordre. Une semaine sur deux, je voyais Max. Le vendredi, quand mes enfants partaient chez leur père, je n'avais plus de vague à l'âme... Ou plutôt, j'en avais moins. Le temps

de faire mon habituel petit ménage, Max arrivait avec des fromages, des fruits, des noix et une baguette. Je ne partageais aucun détail sur nos moments d'intimité. Mes enfants n'en savaient rien et je me sentais mieux ainsi. Aux côtés de Max, même s'il était de douze ans mon cadet, je me sentais revivre, je me sentais grandir.

Quant à madame Camille, comme si notre voyage à Las Vegas avait représenté son ultime souhait, elle prit la décision, à son retour, d'arrêter certains traitements contre la maladie. Elle affirmait qu'elle avait revu tout son monde, qu'elle s'était remémoré les plus beaux moments de sa vie et qu'elle était maintenant prête à rejoindre son grand amour. J'ai bien essayé de l'en dissuader, mais elle disait qu'à quatre-vingt-un ans, elle avait fini d'attendre après le bonheur, qu'elle osait enfin prendre les rênes pour provoquer son destin.

Dans les mois qui suivirent, nous nous faisons un devoir de l'accompagner lors de ses rendez-vous à l'hôpital. Comme Lucas possédait son permis d'apprenti conducteur, il nous conduisait volontiers, peu importe où nous devons aller. Madame Camille, qui s'assoit toujours derrière lui, lui souriait dans le rétroviseur pour lui signifier son appréciation. Que nous roulions sur deux ou soixante kilomètres, elle payait grassement son chauffeur préféré, comme elle l'appelait, même si celui-ci effectuait quelques détours pour pouvoir conduire plus longuement. Il adorait se retrouver derrière le volant. Il s'y sentait utile et fier. Mon ado devenait tranquillement un homme et nous étions de plus en plus en paix l'un avec l'autre. Quand il conduisait, je le regardais du coin de l'œil. Chaque fois, je ressentais une fierté que seules les mères peuvent comprendre, mais je ne pouvais lui exprimer, par peur d'être rabrouée. Cher ado... ce que je l'aimais !

Depuis que Max l'avait accueillie au sein de son équipe, Marjo prenait toujours place aux côtés de madame Camille. Elles étaient mes deux amies les plus *flyées* et les deux s'apportaient beaucoup. Quant à ma Fredou qui se cherchait tant, elle s'était enfin décidée à suivre des cours de mathématiques et de sciences fortes. Témoin du travail de Marjo et de Dr Maxandre auprès de madame Camille, elle avait décidé qu'après l'obtention d'une maîtrise, elle œuvrerait dans le domaine de la santé, probablement comme infirmière praticienne. Elle me rendait si fière elle aussi ! La trouvant ambitieuse, madame Camille avait même offert de lui payer ses études... mais pas complètement, quand même.

Quant à moi, tous les jours, je prenais la peine d'appeler madame Camille. Elle était loin d'être méchante, mais ce qu'elle pouvait être chiante ! Et pourtant, je l'aimais. J'étais sa confidente et elle était mon âme bienveillante. Elle se racontait à moi, sans perruque et sans chapeau. À sa demande, je prenais des notes. Je devais parfois deviner certains propos qu'elle taisait pour éviter les sanglots. Elle savait que je comprenais. Elle m'avait demandé d'écrire le récit sa vie. Sachant que j'étais la seule à connaître certains secrets restés trop longtemps à Las Vegas, je lui promis d'écrire son histoire à la plume et à l'encrier, comme elle le souhaitait.

Épilogue

Marjo et moi étions debout et applaudissions au rythme de cette foule en délire ! Deux ans après notre tentative ratée pour visiter Las Vegas ensemble, nous y étions enfin et notre trop court séjour tirait déjà à sa fin. Pour Marjo, ce séjour aura été un voyage de découvertes, et pour moi, un pèlerinage.

À l'aller, le vol se déroula bien, sans turbulence. Une fois à l'aéroport, devant une machine à sous, je pris soin de faire faire à Marjo ses trois vœux. Un peu comme madame Camille l'avait fait avec moi, j'entendais lui faire visiter ces lieux dont les souvenirs resteraient gravés à jamais dans notre tête et dans notre cœur.

Dès que le taxi nous eut déposées à l'hôtel, nous avons à peine eu le temps d'entendre la portière se refermer que les haut-parleurs du *Bellagio* laissaient deviner les premières notes d'un grand classique américain. Les jets des fontaines se mirent à danser. Je pris une grande inspiration, souris, puis expirai. Instantanément, j'eus des *flashbacks* de cette première soirée avec Max. Tout au long des dix minutes qu'a duré le spectacle, j'ai ressenti des frissons malgré cette chaude soirée de fin d'avril. Je revoyais ses yeux qui cherchaient à me séduire, ses lèvres, son souffle, l'odeur de sa peau qui me faisait frémir. Nous étions amants depuis maintenant deux ans et cette intimité était, jusqu'à présent, mon secret le mieux gardé.

Marjo et moi avions réservé une chambre au *Bellagio*. Ce n'était peut-être pas la suite du trentième étage, mais le parfum d'ambiance était le même et il me rappelait les moments partagés avec madame Camille. Bien qu'il n'y avait pas de champagne sur le lit, nous ressentions tout de même l'effervescence de la ville.

La première journée, Marjo et moi avons marché sur la *strip*, pris une photo avec un faux *Elvis*, visité les casinos et ri aux éclats dans les montagnes russes du *New York New York*. À la piscine, après avoir bu trop rapidement notre gros rhum punch pour deux, nous sommes allées dans la boutique de souvenirs de l'hôtel pour y acheter chacune un bikini kitsch orné d'un *Welcome to fabulous Las Vegas* sur les fesses. Assez pompettes pour nous foutre des regards, nous l'avons porté fièrement tout le reste de l'après-midi.

Nous avons aussi misé quelques jetons dans les machines à sous et bien évidemment, nos pertes ont dépassé nos gains. Tout le monde le sait : aux jeux de hasard, les grands gagnants sont toujours les casinos. Chaque fois que les cerises sur les machines à sous semblent vouloir s'aligner sur la ligne de gain, quelques millimètres de décalage entre elles suffisent pour nous faire perdre... tout comme ils suffisent pour nous donner envie de miser encore et nous faire croire que la prochaine fois sera la bonne.

Le soir, au bar de l'hôtel, alors que l'orchestre jouait, je repensais à cette fois où Andrew m'avait fait danser. Depuis ma séparation, encore bien fraîche à l'époque, c'était la première fois que je me trouvais si près d'un homme. Nous avons dansé un *cha cha*. Avec son sourire et ses petites attentions, il avait rallumé en moi quelque chose resté éteint depuis trop longtemps. Deux ans plus tard, il brillait par son absence. Pendant que Marjo dansait avec un bel américain, je demeurais assise sur mon siège, un verre de blanc à la main. En les regardant danser, ma vue s'embrouilla tranquillement... Je revoyais madame Camille, là, au centre du plancher de danse, fièrement accrochée au bras d'Andrew. Elle brillait plus que toutes les lumières de

Las Vegas réunies. Aujourd'hui, je comprenais parfaitement leur complicité.

Le deuxième jour, Marjo et moi avons loué une *Mustang* blanche décapotable. Avant de nous diriger vers le parc de la *Valley of fire*, nous nous sommes arrêtées pour prendre la traditionnelle photo sous l'affiche *Welcome to fabulous Las Vegas*. Je pris soin de la partager sur *Facebook*. Madame Camille aurait été heureuse de me voir aussi souriante. Sur-le-champ, Max exprima un *j'adore*. Ça lui faisait assurément plaisir de me voir ainsi.

Nous avons ensuite enroulé nos fichus à la manière de *Bardot*, avant de rouler près de deux heures en chantant continuellement. Marjo levait fréquemment les bras dans les airs pour sentir le vent brûlant du désert. Dès que la voiture fut garée exactement au même endroit où j'avais dansé avec Andrew, je sentis ma gorge se nouer et mes mains devenir moites.

Nous avons par la suite emprunté le même petit sentier rocailleux que j'avais parcouru avec madame Camille. Je me sentais fébrile... Et pour cause... Quelques centaines de mètres plus loin, il était là, assis sur la roche plate, ce même banc improvisé où elle adorait s'asseoir pour regarder le coucher du soleil. Andrew m'attendait avec son magnifique sourire. Alors que Marjo était restée à l'écart, il me serra très fort dans ses bras... Je m'en souviendrais toute ma vie. Le soleil faisait miroiter les larmes dans ses yeux. Il semblait si heureux et c'était contagieux, car je versai quelques larmes aussi.

Après avoir sorti la bouteille de vin et deux coupes, nous avons trinqué à notre bonheur et à madame Camille. Andrew me parla ensuite de sa vie qui n'avait rien de banal, du simple fait qu'il savait profiter de chaque journée comme s'il s'agissait de la dernière. C'était ça son secret.

Puis vint le moment... Alors que nous nous regardions dans les yeux, je le sortis de mon sac.

Je lui tendis le paquet enveloppé d'un fichu *Chanel* noir et blanc, celui-là même que madame Camille avait lancé de la tyrolienne et qu'Andrew avait pris soin de ramasser dans le but de le lui remettre. Sans que je ne sache trop pourquoi, mon cœur battait de plus en plus vite. D'un coup, un sanglot qu'Andrew retenait depuis trop longtemps se fit entendre, suivi d'un rire qui fit presque trembler la vallée... Ce même rire que madame Camille avait eu et dont l'écho avait résonné jusqu'au canyon, celui qui exprimait un moment de libération, un moment d'acceptation. Ce moment imprégné à jamais, ce rire que j'entendais souvent dans ma tête lorsque le soir, je lui parlais en silence avant de m'endormir.

D'une main tremblante, Andrew retira tranquillement le fichu. Les lèvres pincées, il restait silencieux. Devant ce présent, il me regarda sans être certain de ce dont il s'agissait. Il tenait sa copie du récit de la vie de madame Camille. Sa copie à lui, celle dans laquelle madame Camille m'avait demandé de retirer quelques passages qui auraient pu lui faire mal. Dans cet exemplaire, le fil conducteur se résumait à la tendresse qu'elle avait eue pour cet enfant. À l'époque, elle lui avait enseigné les rudiments du français, mais ressentant l'émotion qui témoignait de son bonheur présent, mélangée à la nostalgie du passé, et voyant les larmes perler dans ses yeux, je lui offris tout de même de lui lire un passage que je traduisis ensuite.

Andrew... Mon petit Andy, comme mon cœur me disait de l'appeler. Ce qu'il était attachant. Il était unique en son genre. Haut comme trois pommes, il n'avait que trois ans la première fois que je l'ai bercé dans mes bras.

Ce ne fut pas très long avant que je ressentie le besoin de le protéger.

Au temps des Fêtes, l'année de ses quatre ans, alors que je l'avais amené voir le père Noël, celui-ci l'avait brusquement repoussé quand il lui avait dit ce qu'il désirait en cadeau... Une poupée ! Dans le Nevada des années 70, un garçon qui n'aimait pas jouer aux cowboys ou aux pompiers pouvait se faire interner pour cause de maladie mentale. Il y a quelques années à peine, on croyait qu'un garçon qui semblait efféminé et qui aimait les poupées souffrait assurément d'une maladie honteuse nommée l'homosexualité.

Pourtant, il n'y avait rien de plus joyeux que son cœur, rien de plus curieux que ses mains, rien de plus brillant que ses yeux, rien de plus contagieux que son rire. Il était très intelligent, mais trop jeune pour comprendre. J'aurais trouvé cruel de le réprimander parce qu'il n'aimait pas les boîtes à savon ou les lance-pierres comme les autres garçons.

Le jour, pendant que madame magasinait, je lui permettais de danser au salon sur des airs qui transportaient son corps. Il exécutait chaque mouvement avec une telle grâce... Il était si fier lorsqu'il me présentait ses spectacles. J'étais sa fan numéro un, son admiratrice secrète... Sa seule, d'ailleurs. Il chantait Piaf avec une candeur si touchante... Je lui avais appris « La vie en rose », la seule chanson française qu'il pouvait fredonner. Je savais que lorsqu'il en prononçait les mots, il n'y avait que moi qui les comprenais... Et je n'avais rien trafiqué aux paroles. Telle une bonne éducatrice de l'époque, j'aurais dû lui faire remplacer les « ils » par des « elles », mais la chanson aurait sonné faux...

Puis, à l'école, lorsqu'on lui donnait, comme devoir, de dessiner le grand Andy dans le décor de son futur travail, je passais toujours quelques minutes à recolorier en rouge la robe jaune à plumes qu'il avait initialement dessinée ainsi que la couronne qui trônait sur sa tête. La robe devenait alors un costume de pompier et la couronne, son casque protecteur. Pendant toutes ses années primaires, je trafiquais ses autoportraits où il se voyait avec une boucle sur le dessus de la tête... Ce que j'en ai colorié des chapeaux pour cacher qu'il était gai.

De tout ce qui faisait battre mon cœur, c'est la seule chose que j'ai toujours cachée à son père. Andy représentait le fils que je n'aurais jamais, jusqu'au jour où le destin nous a séparés au profit du fils que je n'attendais plus...

Durant toute la lecture, Andrew garda les yeux fermés, me donnant ainsi l'impression qu'il revivait ces souvenirs avec elle. Je n'avais pas osé bouger, au risque de faire du bruit qui l'aurait sorti de ses pensées... C'était son moment à lui. Il semblait serein. Nous sommes restés silencieux quelques minutes, jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux et m'adresse un sourire.

— Thank you so much, Mylène... You have no idea of what this means to me. At one point of my life, I felt like she was the only one who truly knew me, who truly respected who I was becoming, without judging me... Who could keep my secrets.

— You are right. She had so much love and respect for you, lui ai-je murmuré.

Étouffé par les sanglots, Andrew était incapable d'en dire davantage. J'essuyai ses larmes avec mes mains, puis pointai le paysage, lequel était identique à celui que j'avais admiré avec madame Camille. Avec le soleil qui

plombait sur les falaises rougeâtres, le tableau était d'une telle beauté, qu'il nous laissait sans mots. Le long silence qui s'ensuivit nous permit d'entrer en communion avec... elle, cette âme plus grande que nature. Puis, nous nous sommes séparés en nous promettant de garder contact, comme elle aurait voulu.

La dernière journée, Marjo et moi avons passé quelques heures dans le vieux Vegas. Quelques sous au casino, un tour de tyrolienne en tandem et nos rires sans fin... De retour à l'hôtel, nous nous sommes pomponnées. Marjo revêtit un ensemble de lin noir et moi, une petite robe bleue. Ceci fait, nous nous sommes rendues au guichet, tel qu'il le fallait, pour prendre possession des billets que nous avions réservés. Une fois dans la salle de spectacle, alors que le placier nous faisait descendre jusqu'à la première rangée, je revoyais Max dans le fauteuil roulant de madame Camille... Voilà déjà deux ans que nous nous aimions. À bien y penser, c'était plutôt un secret de polichinelle, mais jusqu'à maintenant, c'était ce qui me satisfaisait. J'avais du temps pour moi et pour mes enfants qui eux, avaient de moins en moins besoin de moi... Peut-être en étais-je rendue là...

Le spectacle à grand déploiement était d'une beauté sans précédent. Debout, les gens dansaient devant leur siège pendant la pièce finale *Viva Las Vegas d'Elvis Presley*. Dans leurs costumes à plumes et à paillettes, les danseurs et les danseuses étaient d'une élégance indescriptible. Ils étaient tous venus rejoindre les choristes et les principaux interprètes de cette revue musicale rendant hommage aux grands chanteurs américains décédés.

Debout comme les autres, Marjo et moi applaudissions au même rythme que cette foule en délire ! Deux ans après notre tentative ratée, nous étions enfin ensemble à

Vegas pour voir un spectacle ! Depuis les bars et les *drag queens*, Andrew en avait fait du chemin ! À son âge, alors que certains sont en fin de carrière, lui amorçait la sienne. Madame Camille lui avait appris à s'aimer suffisamment pour ne jamais baisser les bras et ne jamais abandonner ses rêves, qui sont notre motivation à nous lever tous les matins et qui donnent un sens à notre vie. Andrew avait travaillé, persévéré et ce soir, sous les projecteurs, il brillait enfin. Il se tenait au milieu de la scène, main dans la main avec ses coéquipiers. Me voyant debout au centre de la première rangée, il me regardait fièrement avec une étincelle dans les yeux. Les bras dans les airs, il semblait marquer le V de victoire, pendant que nous l'acclamions chaleureusement.

Puis, le rideau s'était refermé comme on tourne la dernière page d'un chapitre pour en commencer un nouveau. La rencontre avec madame Camille m'avait donné envie de changer... Pas complètement, juste des petites choses ici et là que je n'aimais pas de moi. Elle avait donné un nouveau sens à ma vie. Pour honorer son souvenir, j'avais une mission à accomplir. Celle-ci étant accomplie, je me sentais enfin prête à plonger vers l'avant, à commencer un nouveau chapitre de ma vie.

Max serait là à mon retour. Je savais que depuis quelque temps, il désirait officialiser notre relation. Vivre notre amour au grand jour... J'étais rendue là. Nous pourrions nous afficher sur *Facebook* et ailleurs, comme le font les amoureux, pour partager notre bonheur... parce que le bonheur, c'est contagieux. Je savais que mes enfants aussi étaient prêts, et qu'ils en seraient même heureux.

De retour à la maison, assise au bord de mon lit, les yeux fermés et les mains jointes, je lui parlais. Je savais qu'elle me l'aurait demandé... La connaissant, j'étais

persuadée qu'elle me l'aurait même imposé. Aussi, avant d'éteindre la lumière, j'embrassai le pendentif qu'elle m'avait légué.

Pour la première fois ce soir-là, je me suis endormie dans les bras de Max alors que mes enfants étaient à la maison. Comme madame Camille me l'avait sagement dit : « La vitesse n'est qu'un détail. L'important, c'est de garder le focus et de toujours avancer, un pas à la fois... » N'ayant brûlé aucune étape depuis notre premier baiser, Max et moi avançons tranquillement dans la même direction. Nous étions maintenant prêts à officialiser notre amour et à le présenter au grand jour. Dès le lendemain, alors que le soleil printanier nous offrait enfin une vingtaine de degrés, je partis à la recherche du beau chapeau turquoise de madame Camille pour nourrir mon inspiration. De même, j'enfilai mes nouveaux *Converse* roses, puis m'installai au jardin. Sans attendre, j'ajoutai un chapitre au récit de la vie de cette chère dame pour honorer la victoire d'Andrew. Ce moment de bonheur immortalisé à la plume et à l'encrier...

Avec l'impression du devoir accompli, j'ai refermé la couverture de l'album rappelant ses mémoires... Celles qui font sourire, qui font réfléchir et parfois même grandir, celles qui nous guident, parce qu'en nous elles résonnent comme son écho dans le canyon.

REMERCIEMENTS

Enfin chers lecteurs, je peux vous dire merci!!! Et pas juste comme ça, de ma petite voix... Je vous l'écris, noir sur blanc, afin que ma gratitude ne reste pas juste entre vous et moi!!

À ce moment-ci, j'écris avec la fierté de mettre la dernière touche sur un rêve dont je n'osais pas trop parler, avec l'émotion de devoir quitter deux amies imaginaires qui ont poppé dans ma tête un matin de janvier et qui ont obnubilé les jours qui ont suivi, ainsi qu'avec l'angoisse d'oublier une des précieuses personnes qui m'ont supportée et encouragée dans ce projet.

Merci aux femmes d'abord :

Merci, maman, d'avoir parfois mis sur pause tes téléromans pour lire le dernier petit bout d'histoire que j'avais écrit ou d'avoir réchauffé ton assiette au micro-ondes après l'avoir mise de côté pour me lire. (Merci, papa, d'avoir attendu patiemment qu'elle remette sur play le téléroman afin que vous puissiez continuer de l'écouter. Tu n'as peut-être rien lu de mes histoires de filles, mais autant que tout le monde, tu y as cru.)

Merci, Guylaine, pour tes hiiiiiiiiiiii qui démontrent ton excitation chaque fois que je t'annonce que je vais t'envoyer un petit bout d'histoire. Merci, aussi, pour tes relectures... Tu pourras enfin parler à la madame à côté de toi au Salon du livre et dire que toi, t'étais là quand je t'ai parlé de telle ou telle affaire bien avant de l'écrire.

Merci, Hélène, de t'informer régulièrement pour savoir comment vont mes personnages, comme s'ils existaient vraiment. «Comment va Mylène?», «Oh my God,

hein ? » « J'comprends pas, là... », étaient souvent le petit hounph dont j'avais besoin pour poursuivre.

Merci, Johanne, d'avoir dévoré cette petite histoire, d'en avoir demandé davantage à une période de ta vie ou ne rien faire figurait probablement au sommet de ta liste de priorités. Si elle a mis un baume sur ton cœur, si elle t'a aidée à passer une plus belle journée... voilà qui suffirait à justifier tout le travail. Love you sis...

Merci à ma gang de filles, en particulier à Evelynne qui traîne mes personnages à Paris, à Barcelone et ailleurs... Tu sembles t'attacher à eux, tu partages leurs émotions. Merci aussi, Maryse, pour tes oh my God, j'capote ! Ils sont sincères, je le sens. Merci, Annie, d'avoir trouvé du temps dans ton agenda présidentiel on ne peut plus chargé pour découvrir mon imaginaire. Merci, Sandy, pour tes quelques commentaires de pro après avoir jeté un coup d'œil à mes écrits sous le soleil.

Merci, Mel Chau, pour ce fameux soir de vague à l'âme, où nous avons partagé une soupe thaïe et quelques verres de vin qui nous ont rendues invincibles au point d'acheter, en cinq minutes, un voyage à Vegas pour aller voir Pitbull. Ce n'était tellement pas prévu ! C'est pourtant le point de départ de cette histoire. On repart quand ?

Merci, Lison, pour tes commentaires constructifs. Une vraie critique littéraire ! Comme demandé, je te promets éventuellement plus de zeste dans mes intrigues amoureuses...;-) Et s'il te plaît, cesse de me voir dans mes personnages !

Merci aux hommes :

Merci Martin, mon éternel positif, qui m'encourage à rêver, qui m'attend patiemment quand je converse plus

longuement avec mes personnages qu'avec lui... Merci de me lire avec ton œil de gars, de te faire l'avocat du diable, de mettre ton grain de sel masculin et de rire de mes larmes quand elles coulent pour tout et pour rien...

Merci Roland, toi qui lis des dizaines de romans chaque mois, d'avoir pris quelques heures entre deux best-sellers pour lire cette histoire de filles, écrite par une auteure sans expérience. Tes commentaires sont précieux.

Merci aux professionnels :

Marie-Louise Legault, merci de me donner ma première chance avec les Éditions La Plume D'or. Miser sur de nouveaux auteurs est un risque que peu de maisons d'édition osent prendre. Votre mission est louable... Bravo ! Chaque jour, à travers nos échanges, j'ai appris. Merci à toute l'équipe !

Finalement, merci à vous... Camille et Xavier... Mes deux ados qui me font remettre en question, qui me font sortir de mes gonds, qui contribuent à mon équilibre (et mon déséquilibre), qui me donnent raison de me lever tous les matins, qui me nourrissent de tant de fierté et qui osent encore me dire qu'ils m'aiment et me faire des câlins malgré leur âge ingrat. Dans chacune de mes histoires, je m'inspire de vous pour construire mes personnages. Je vous le dis tous les jours, je vous aime tellement...

